



LA CAMPAGNE



J'OSERAÎ le dire après beaucoup d'autres : la campagne, aux Etats-Unis, est d'une monotonie désespérante. Cette déclaration fait d'abord l'effet d'un paradoxe, quand on songe aux innombrables beautés que renferme le continent américain, où tous les climats sont réunis avec leurs aspects les plus frappants et leurs produits les plus magnifiques. Dans quelle autre partie du monde trouverait-on un Parc National grand, à lui seul, comme la Belgique entière, avec des sources d'eau bouillante plus considérables que les geysers d'Islande, des volcans qui sans cesse grondent, sinistres autant que sont féeriquement riantes, tout près de là, les formations calcaires, qu'on appelle les Terrasses, entourant d'une ceinture multicolore, blanche, rouge, jaune, verte ou brunâtre, la plus transparente des nappes bleues ? Et où donc, sauf dans les contes de fées, voit-on ces montagnes de soufre, ces forêts pétrifiées, ces digues créées par les castors, ces lacs prismatiques, ces jaillissements d'eaux irisées qui retombent en forme de fleurs, ces *cañons* dont les parois semblent peintes de nuances changeantes ?

Et le Niagara ? C'est la gloire de Chateaubriand d'avoir trouvé les épithètes les plus éloquentes et les plus justes qu'on ait jamais employées, au dire même des Américains, pour rendre le tonnerre de sa chute, qui, entendue en pleine nuit pour la première fois, m'a saisie plus encore peut-être que ne l'a fait ensuite la vue même des rapides et des cascades. Pourtant, j'ai eu la bonne fortune d'assister à ce spectacle unique dans la meilleure saison, lorsque les abominables bazars où l'on écorche les voyageurs étaient réduits à un seul, les guides dispersés, les grands hôtels clos, les projections électriques éteintes, la cohue de l'été mise en fuite par les glaces de l'hiver. Et c'était une chose inoubliable que le jeu de l'écume blanche, des brumes spectrales, des longs jets de cristal se perdant, invisibles, dans

des abîmes où dansait l'arc-en-ciel. Sur le rivage américain, la masse d'eau formidable tombe droite et apparemment immobile, puisque sa base disparaît dans d'épais tourbillons de poussière, poussière de diamants mêlée de fumée laiteuse; du côté canadien, c'est un fer-à-cheval massif et colossal du vert le plus profond. Quant à la Caverne des Vents, j'y ai fermé les yeux; que ceux qui, au risque d'étouffer ou d'y devenir sourds, s'aventurent sur son étroite corniche intérieure, la décrivent. Encore, ne me fierai-je pas à leurs récits, sachant qu'ils ont eu grand-peine à garder l'équilibre, le visage collé au roc perpendiculaire, tandis que la cascade tombait derrière eux, leur glaçant le dos de son souffle furibond, leur emplissant les oreilles de son bruit infernal; mauvaises conditions pour observer.

Où, le Niagara est vraiment la grande, l'incomparable merveille du monde.

Et les fleuves! Devant leur cours imposant, nous découvrons que nous avons jusque-là donné à de simples ruisseaux un nom qui ne doit appartenir qu'à eux. On appelle le fleuve Hudson le Rhin de l'Amérique, mais il est en réalité quatre fois plus large, et quels châteaux gothiques valent les Palissades basaltiques qui s'élèvent verticalement au-dessus de lui à une hauteur variant de 200 à 500 pieds? Jamais je n'oublierai l'effet des rouges feuillages de l'automne sur les montagnes de l'Hudson; ni certains aspects du Delaware, du Potomac, de la rivière Charles, de l'embouchure de la Tamise, à quelque distance du Nouveau Londres, là où ont lieu les régates des Universités de Yale et de Harvard. Encore, si nous ne tenons compte que du volume des eaux, qu'est-ce encore que tout cela, auprès de l'énorme Mississippi roulant dans ses flots jaunâtres les arbres, les débris de toute sorte qu'il arrache à la terre, dont souvent il engloutit des quartiers énormes, sourdement minés par la perfide crevasse? Des villages tout entiers ont disparu ainsi.

Les lacs d'Amérique ont l'étendue de mers intérieures et les Montagnes Rocheuses sont sans rivaux au monde.

Comment donc justifier ce que j'ai avancé en commençant sur la monotonie du paysage tel qu'il nous apparaît pendant de longues journées en chemin de fer? C'est que, si nombreuses que soient les merveilles, il y a d'énormes espaces de l'une à l'autre, et qu'on peut voyager presque indéfiniment à travers ces espaces-là, sans rien rencontrer de ce qui, dans nos petites contrées d'Europe, arrête et charme le regard, à chaque pas. Je ne parle point, cela va sans dire, des châteaux, des vieilles églises, des ruines quelconques, nécessairement absentes d'une république toute neuve, mais seulement d'un village aux murs gris, aux toits de tuiles ou de chaume, blotti près de forêts accessibles ou de cultures variées. Un village, aux Etats-Unis, n'a aucune apparence rustique; c'est

une ville généralement bâtie en bois, avec beaucoup d'affiches, des cheminées d'usine et, d'aventure, un nom prétentieux emprunté à l'antiquité. Quelquefois, la ville ne fait que poindre et elle manque d'habitants. Vous lisez sur une barrière, en lettres énormes, un appel aux travailleurs de toute la terre, l'énumération des industries, le prix des salaires.

Quant aux agglomérations de cabanes, souvent mobiles, qui marquent chaque défrichement, c'est laid, dépenaillé, provisoire. Chaque demeure se plante égoïstement où bon lui semble, sans souci d'alignement ni de voisinage, retranchée derrière une cour fermée par des planches. Les gens qui vivent là portent de vieux habits râpés ou fangeux de citadins, rien qui laisse deviner le paysan; et ce ne sont pas des villageois, en effet, mais bien des émigrants, exploités du sol qu'ils cultivent à grand renfort de machines à vapeur, sans que le progrès permette l'usage d'aucun des rares instruments aratoires qui gardent encore chez nous de belles formes antiques. Ils sont là pour abattre les bois et, à perte de vue, le sol ravagé se hérissé de souches coupées à une certaine hauteur sans qu'on se donne la peine de les déraciner; elles pourrissent sur place, et parmi elles la charrue se promène. Les inondations de l'hiver couvrent souvent ces plaines rugueuses; seul, à une distance incroyable de toute habitation, se dresse parfois un placard gigantesque préconisant une drogue, un produit alimentaire quelconque: c'est l'odieuse réclame américaine. Un nom de pilules ou de purgatif est peint en caractères d'un pied de haut sur le toit d'une grange ou d'une bergerie isolée, là où n'apparaît d'ailleurs aucune trace de vie humaine. Partout, l'éternelle *fence*, la barrière en bois bordant les champs de sa ligne monotone ou de son perpétuel zigzag. Où sont nos haies en fleur, nos fossés herbus, nos petits sentiers foulés par les pas de longues générations? En dehors de la grande route, tracée à la diable, il n'y a point de chemins, rien pour la promenade; on n'a pas le temps de se promener, on n'en a pas le moyen; ceci n'est point un endroit de plaisance dédié aux oisifs riches et aux hôtels ruineux qui les reçoivent, c'est la terre productive toute nue après la moisson, à moins que les hampes du maïs ne s'y alignent comme des lances.

Le maïs, le blé indien, est, avec le tabac, le don précieux fait par les sauvages indigènes aux premiers explorateurs venus d'Europe; il représente une des grandes richesses de l'Amérique, dont les blés sont d'ailleurs en train de tuer les nôtres.

— Mais les fermes, demanderez-vous peut-être, quelle physionomie ont-elles? Comment vivent les fermiers?

Je vous le ferai voir, si vous voulez me suivre, par exemple, dans la Prairie, en parcourant avec moi cette espèce de steppe formée, comme la mer, d'une succession ininterrompue de petites vagues;

rien ne ressemble davantage à des vagues, en effet, que ces ondulations d'un terrain brunâtre et velouté, sans arbres, sauf aux endroits où un *creek* coule étouffé dans le feuillage, que son humidité avive. Des *fences*, partout des *fences* séparant les champs cultivés et retenant les troupeaux sur ces étendues solitaires. La ferme vers laquelle nous nous dirigeons est plantée au milieu des 3 ou 4,000 acres qui lui appartiennent. On donne ce nom de ferme à toutes les propriétés rurales, et le nom de fermiers à tous les propriétaires qui font valoir eux-mêmes leurs terres. Grande maison de bois peint, avec un *stoop*, perron mobile, et des *sidepaths*, trottoirs en planches qui permettent de braver l'humidité; mais point d'avenues, point d'allées; un peuple de laboureurs suédois, les meilleurs de tous les ouvriers, logés alentour dans des cabanes pour le temps de telle ou telle opération agricole. Le fermier, hâlé presque autant que ses employés et endurci à toutes les intempéries, car il les dirige, les surveille sans relâche, est un homme de bonne famille: un de ses ancêtres a fondé la ville voisine qui possède un Collège où lui-même a été élevé. Je suis admirablement reçue par sa femme, très distinguée, dans un intérieur des plus simples, et cependant confortable. Elle supporte avec une bonne humeur charmante un isolement dont on ne peut avoir l'idée en Europe, et cultive sans relâche, par des lectures, par son association à des clubs littéraires, un esprit dont les ressources m'émerveillent. Grâce à la surabondance des bibliothèques publiques et aux « Sociétés d'encouragement à l'étude chez soi », qui, pourvu qu'on s'y joigne, font circuler partout les livres, les herbiers, les collections établissant entre élèves et professeurs des correspondances fructueuses, il n'est pas de coin si reculé en Amérique où les femmes ne puissent se livrer à l'étude, et c'est leur avis qu'on n'étudie tout de bon qu'après avoir acquis les connaissances générales qui composent dans d'autres pays l'instruction dont beaucoup de dames se contentent. Les jeunes filles de la ferme sont élevées dans les mêmes sentiments que leur mère; chaque jour, elles vont seules, à cheval ou dans la petite voiture, qu'elles conduisent elles-mêmes, jusqu'à l'école la plus proche; il y a des écoles publiques de deux milles en deux milles presque partout sur l'immensité de la Prairie; on dirait une grange au bord du chemin; les fermiers font tous les sacrifices nécessaires pour que leurs enfants soient instruits. De là, garçons et filles sont envoyés aux écoles supérieures dans les grandes villes, et quelques-uns poussent jusqu'à l'Université.

Voilà ce que j'ai vu de la vie rustique dans l'Ouest. A l'Est, les villes sont plus rapprochées, les ressources de toute espèce beaucoup plus grandes, la propriété depuis plus longtemps divisée entre des gens fixés dans le même lieu. Les

fermes sont pour la plupart de très agréables maisons de campagne où l'on mène ce que nous appellerions une existence bourgeoise. Je me rappelle un jour de fête dans certain village du Maine: la partie annuelle de *foot-ball* mettait en présence les jeunes gens de l'endroit et ceux d'une cité des environs, dans un vaste champ désigné. Il est inutile, — maintenant que ces jeux sont acclimatés en France, — d'expliquer ce que c'est que le *foot-ball* au point de vue de la règle du jeu, mais l'importance qu'on y attache est pourtant bien américaine: telles parties de *base-ball* ou de *font-ball*, par exemple, engagées entre élèves des grandes universités rivales, remplissent les journaux pendant des semaines; elles attirent la foule comme peuvent le faire chez nous les courses les plus célèbres, et les combattants y apportent une telle furie, que des accidents graves ont lieu bien souvent. Un père américain, me parlant de la mauvaise santé de son jeune fils, qui ne permettait pas qu'on l'exposât à la vie de collège, me dit un jour:

— Du moins, il ne risquera pas d'être estropié au *foot-ball*.

Dans les campagnes, l'ardeur n'est pas moins grande que dans les universités ou dans les villes quand il s'agit de remporter ces victoires athlétiques. Le coin du Maine où je suis, South-Berwick, compte des champions de premier ordre, et l'espérance de les voir triompher de ceux de Portsmouth attire la population de plusieurs lieues à la ronde. Autour du terrain de jeu, des *buggies*, des charrettes, des véhicules de toute sorte, des chevaux de selle tenus en main forment un vaste cercle et les spectateurs se pressent sur plusieurs rangs, debout autour des cordes. Ce qui m'intéresse pour ma part beaucoup plus que les brutalités du combat, acharné autant que silencieux, c'est l'aspect de la population rurale. Nous touchons à la fin de l'automne: les hommes sont en gros paletots de drap et en chapeaux mous; ils ont l'air commun, mais non pas rustique, on dirait aussi bien des marchands, des commis que des cultivateurs; leurs femmes, leurs filles portent des fourrures, des bijoux, des costumes genre tailleur. Elles laissent peut-être à désirer sous le rapport du ton et des manières, quelques-unes d'entre elles peuvent être sans éducation, c'est possible, mais instruites très certainement elles le sont comme les personnes de la même classe ne le seraient jamais chez nous.

Je viens de prononcer le mot de classe, bien mal à propos, puisque ce mot n'a cours en Amérique ni dans la société, ni dans les trains de chemin de fer; cependant le fait existe (1); il existe par la force des choses, mais sans que la grande république en veuille convenir. Personne n'est à sa place, parce qu'il n'y a pas de places déterminées; la déférence est un mot inconnu. Chez

(1) Voir le numéro du 1^{er} juillet: *En Amérique: La société*.

nous, les personnes de l'ancien régime se plaignent d'un certain effacement des distances qui a de fâcheux effets sur la domesticité, par exemple. Que diraient-elles en Amérique? Une dame de Philadelphie m'a conté qu'elle avait congédié sa femme de chambre, parce que cette fille s'obstinait à porter des boutons d'oreilles en diamants :

— S'il me plaît de mettre sur moi toute ma fortune, je suis bien libre de le faire, répondait-elle aux observations.

Ce trait résume beaucoup d'autres exemples. On m'a cité le mot d'un employé du chemin de fer criant à l'un de ses collègues :

— Jim, dites à ces messieurs (deux commissionnaires) de porter les sacs de cet homme-là (un voyageur).

Ainsi de suite. Il faut avoir vécu dans une vraie république, pour comprendre à quel point la nôtre est encore imbue de préjugés et de coutumes. Nous n'admettons guère, au fond, qu'il n'y ait point des gens faits pour servir. Or, aux États-Unis, la classe des domestiques n'exista pas durant plus de deux cents ans. C'est, nous l'avons déjà dit, la gloire des émigrantes venues d'Angleterre de 1620 à 1640 avec leurs pères et leurs maris, d'avoir oublié qu'elles appartenaient à des familles riches ou tout au moins aisées, pour se plier aux exigences de la vie rude et difficile du pionnier. Elles furent leurs propres servantes, faisant le pain, s'abaissant à tous les plus humbles travaux, qui, bien loin d'ailleurs de diminuer leur caractère, le trempaient davantage, car jamais elles ne délaissèrent la prière ni la lecture, et ce fut leur influence qui fit prévaloir des préoccupations spirituelles au milieu de ce combat pour l'existence où se seraient, sans elles, endurcis les hommes. De cette façon, elles furent leurs associées et leurs égales, elles aidèrent à créer la vie publique dans une patrie d'adoption ; c'est ce qui leur assura dès l'origine les droits indiscutés qui nous étonnent aujourd'hui : accès à toutes les carrières, droits de suffrage municipal en plusieurs États, privilèges toujours croissants dont notre vieux monde s'inquiète, craignant la contagion de l'exemple. Il me semble qu'il a tort : n'ayant pas semé, comme nos sœurs d'Amérique, nous ne pouvons prétendre aux mêmes moissons : notre origine est autre, nos commencements ont été faciles. En Europe, la femme n'a pas gagné l'indépendance par deux siècles de lutte contre la nature indomptée, de travail manuel assidu, de collaboration infatigable avec l'homme dans plus d'une tâche que nous croyons être exclusivement masculine. L'immigration irlandaise, qui amena des domestiques aux États-Unis, permit enfin aux aïeules des dames savantes ou mondaines d'aujourd'hui de se décharger de soins matériels qui avaient pesé lourdement sur elles. Peut-être, après avoir subi si longtemps un joug trop dur, les Américaines s'en sont-elles alors trop complètement déchargées ; le goût et l'entente du ménage

ont grand besoin de ressusciter parmi elles. Saut dans la Nouvelle-Angleterre qui a gardé des traditions d'économie, ces qualités n'existent même pas chez les plus besoigneuses. Depuis peu, les écoles s'efforcent d'inculquer méthodiquement aux jeunes filles de condition modeste ce qu'ici elles savent presque d'instinct. Là-bas, il leur faut des leçons pour arriver à faire un lit, à casser proprement un œuf, à peler une pomme de terre. Rien n'est difficile, on le conçoit, comme de se faire servir dans des conditions pareilles, quand on n'est pas assez riche pour payer un cuisinier de France, un cocher anglais et une femme de chambre à trente dollars par mois. Encore les meilleurs domestiques étrangers ont ils vite fait de se gâter au pays de l'égalité ; ils quittent volontiers leurs maîtres pour aller gagner les gages extraordinaires et amasser les profits monstrueux qu'offrent de grands hôtels, qui se multiplient à l'infini non pas seulement dans les villes, mais dans les déserts, pourvu qu'il y ait aux environs quelque site curieux ou des bains.

Neuf mille sources minérales existent aux États-Unis, — l'exploitation de telles richesses peut donc s'étendre indéfiniment, — sans compter les plages à la mode, les stations d'hiver dans la Floride, la Californie, les Carolines, la Géorgie, la Virginie, que sais-je? On ne peut donc s'étonner que la vie d'hôtel, si chère qu'elle soit, paraisse après tout plus facile, moins coûteuse que le simple *home*, à beaucoup d'Américains qui ne sont pas millionnaires. Saratoga, avec ses trente sources efficaces contre la dyspepsie, le rhumatisme, les maladies de foie, voit sa population se doubler chaque été. Ses hôtels somptueux peuvent loger 20,000 personnes ; telle salle à manger, telle salle de bal ont jusqu'à 275 pieds de long. Tout y est d'un luxe inouï. Cependant, ce n'est pas le grand monde qui fréquente surtout Saratoga ; la crème de la crème va aux bains de mer de Newport ou bien à Lenox, respirer l'air des montagnes du Berkshire. Les Alleghanays, les Catskills, les Montagnes blanches, les Montagnes bleues, les Montagnes vertes, sont semées de caravansérails plus ou moins magnifiques. Dans les Adirondacks, ils sont si chers que souvent, le goût de la chasse s'en mêlant, on préfère camper ; beaucoup de femmes élégantes et délicates font leurs délices du campement. Tantôt le camp est permanent et confortable ; tantôt, plus sommaire, il change presque quotidiennement de place ; on couche à la belle étoile, on chasse le daim de différentes façons, la nuit et le jour ; on a une escorte de guides, de bateliers, de cuisiniers, etc.

Mais rien n'est peut-être aussi merveilleux que les auberges-palais, de style espagnol et moresque, fréquentées par les visiteurs d'hiver à Saint-Augustin (Floride) : L'architecture exotique du *Ponce de Leon*, de l'*Atcazar*, du *Cordova*, de la *Villa Zorayde*, s'harmonise avec l'aspect quasi tropical

des bosquets d'orangers, de citronniers, de palmiers qui les environnent, et il va sans dire que les marbres, les fresques, les dômes, les rotondes, les terrasses, tout le décor, tant artificiel que naturel, se paye un bon prix.

Qu'est-ce que cela, cependant, auprès du luxe qui consiste à posséder une belle villa à Newport ou à Lenox et à y mener la haute vie de rigueur ?

Hâtons-nous de dire qu'il y a sur des plages moins tapageuses que Newport, des maisons de campagne plus tranquilles où beaucoup de familles passent l'été ; il y a aussi, tout à fait à l'écart des parties de polo et des défilés d'équipages, aux environs de Boston et de Philadelphie, des habitations qui, bien que construites en bois pour la plupart, ont un caractère de stabilité agréable et reposant. Ces maisons de bois trompent parfois au premier aspect, tant les bardeaux simulent adroitement la tuile ou l'ardoise, tant la peinture joue la brique ou la pierre, mais bien souvent aussi elles sont simplement roses, jaunes ou vert pomme, découpées et vernies comme des jouets neufs, tout en astragales et en clochetons, véritables colifichets posées sur le gazon et suggérant, quoiqu'elles soient aussi solides que bien d'autres, l'idée d'une fantaisie roulante ou portative, destinée à disparaître très vite. Toutes s'agglomèrent d'ailleurs autour des villes, sur des points où l'on peut arriver par des chemins praticables.

L'isolement accessible, qui est le caractère délicieux de nos châteaux de France, n'existe pas en Amérique ; ce qui leur ressemblerait le plus, ce seraient les plantations du Sud, plantations de cannes ou de coton entourant quelque ancienne demeure, blanche et vaste, précédée de nombreux degrés et parée de larges vérandas aux lianes retombantes. Là, demeurent des gens qui n'ont rien de commun avec les puritains du Nord, beaucoup de créoles parmi eux, c'est-à-dire des descendants de familles françaises et espagnoles ; ils tirent parti de leurs terres avec l'aide des anciens esclaves, devenus ouvriers à gages depuis la guerre civile qui amena l'émancipation. Mais tout est resté d'ailleurs comme autrefois : les *cases* s'alignent autour du *cotton-gin* ou de la sucrerie, et les nègres travaillent avec autant de mollesse que travaillent avec acharnement les émigrants du Nord. Ils cultivent aussi, sans plus se presser, les champs de tabac de la Virginie et, là encore, les planteurs diffèrent absolument des fermiers de la Nouvelle-Angleterre. Ils sont pourtant comme eux de pure origine anglaise, mais tandis que les puritains sont venus chercher refuge, sur un âpre rivage, contre la persécution religieuse des Stuarts, les partisans vaincus de Charles I^{er} ont transplanté ensuite dans une partie plus douce, plus méridionale du Nouveau-Monde, leurs vieilles idées monarchiques.

La guerre de l'Indépendance opéra une fusion finale ; n'importe, malgré l'unité proclamée, acceptée, scellée par des flots de sang, chaque groupe d'Etats

au-dessus et au-dessous de la ligne, aujourd'hui imaginaire, tracée entre la Pensylvanie et le Maryland, garde son caractère tranché. Très certainement, nous nous sentons au Sud beaucoup plus près de l'Europe, de ses mœurs et de ses préjugés. L'élément noir, seul, nous dérouté, mais on s'y fait sans peine. Au fond le nègre, malgré son affranchissement un peu trop rapide, si nécessaire qu'il fût, est le seul être qui, en Amérique, sache ce que c'est que de se tenir à son rang, le seul qui accepte encore de représenter la classe inférieure ; il en résulte, grâce à lui, un état social beaucoup plus agréable. La question de la domesticité se trouve aisément résolue et la population rurale ne se confond point avec la bourgeoisie. Le respect continue d'avoir cours parmi les nègres ; ils acceptent encore un maître, quoiqu'ils ne lui appartiennent plus, ils ne s'étonnent même pas trop que les serviteurs blancs de la maison, s'il y en a, refusent de s'asseoir à la même table qu'eux ; ils les servent avec une bonhomie à demi condescendante.

Quelle différence avec les domestiques des campagnes de l'Ouest, qui vous parlent assis et d'égal à égal !

— Dans la maison de mon père, où je passe l'été, me disait un écrivain de talent, la fille de service mange avec nous et le jardinier m'appelle par mon nom de baptême. Ce sont les véritables façons démocratiques.

Et, en effet, au temps héroïque de sa pauvreté, l'Amérique ne comprenait pas la domesticité autrement. La maîtresse de maison se faisait aider par quelque jeune *help* (auxiliaire) qui, traitée comme un membre de la famille, était souvent, tout autant qu'elle-même ou davantage, une lettrée, capable d'écrire dans les *Magazines* à ses moments perdus.

La difficulté est devenue telle pour se faire servir que, dans beaucoup de localités lointaines, à l'écart des villes, on demande volontiers aux directrices des prisons de femmes quelques repenties dont elles croient pouvoir répondre, et que des plans plus ou moins chimériques, plus ou moins sérieux s'élaborent afin d'organiser telle ou telle espèce de communautés par le groupement de plusieurs familles ; on rêve une cité desservie à l'aide de tous les moyens modernes que fournissent la vapeur et l'électricité, des wagons rapides comme l'éclair déposant de porte en porte les repas commandés au siège de l'association.

Association paraît être le mot de l'avenir.

C'est pour les ouvrières des villes que cette question s'est le mieux résolue, jusqu'ici, dans les *homes*, espèces de pensions à bas prix qui se soutiennent sous le patronage de femmes riches et bienfaisantes, persuadées qu'il ne s'agit pas ici-bas de faire l'aumône, mais d'aider activement le prochain, en donnant un peu de son superflu à ceux qui ne possèdent pas assez. Les ouvrières en Amérique ont leurs *clubs* comme les femmes du monde ; elles s'y

rassemblent pour discuter les sujets qui les intéressent, ou bien s'occuper de littérature, de musique. Une petite couturière de Boston disait très simplement à une dame qui l'engageait à prendre un logement moins incommode et moins étroit que le sien, dans un quartier où les loyers étaient plus abordables :

— Je serais trop loin de ce que j'aime par-dessus tout, mes *oratorios*.

La culture intellectuelle est tout à fait surprenante chez beaucoup d'Américaines qui travaillent de leurs mains. Je m'en suis étonnée autant que de l'arrogance haineuse de certaines autres. A New-York, il n'est guère de demoiselle de magasin dont le regard, le ton et l'attitude n'implique : — Je vous vaudrais bien !... Partout on sent l'égalité qui s'impose par la force du mérite ou de l'insolence.

Je voudrais que chez nous les femmes eussent toutes l'admirable sentiment de solidarité qui rapproche les Américaines du monde de leurs sœurs condamnées au travail, le souci généreux qui les possède presque sans exception de leur rendre la vie plus facile, plus saine et plus heureuse ; je voudrais que nos ouvrières eussent, grâce à l'association, les moyens qu'ont celles d'Amérique de

s'élever jusqu'au bien-être et au développement intellectuel ; mais je souhaite en revanche que nous soyons préservés le plus longtemps possible de l'envahissement d'un individualisme excessif, exaspéré, qui conduit chacun à vouloir être sur le même rang que son voisin et à jouer brutalement des coudes pour y parvenir.

Tant que nos paysans garderont la blouse et nos paysannes le bonnet, tant que quelques costumes locaux subsisteront encore en France, nous aurons une supériorité réelle sur l'Amérique au point de vue pittoresque et social. Nous pourrions nous vanter de posséder, en dehors des usines monstres et des magiques panoramas exploités par les aubergistes, la vraie campagne telle qu'elle doit être, avec ses champs de blé plébéiens aux épis uniformes, de hauteur presque égale, sans préjudice des vieux chênes, des hêtres touffus dont la beauté est l'œuvre des siècles et s'impose au respect. Les plantes plus modestes, utiles, bienfaisantes, indispensables, qui croissent à leur pied, n'y perdent rien, et l'ensemble du paysage y gagne.

TH. BENTON.

CONSEIL

L'empire sur soi-même



CETTE qualité est rarement l'apanage de la jeunesse, et cela se comprend ; les personnes jeunes ont une fougue, une exaltation, une manière de sentir très vive, qui se calment, s'atténuent, s'affaiblissent ou se mesurent, quand l'âge est venu donner plus d'expérience, d'indulgence, un champ plus vaste pour la pensée, un point de vue plus juste pour le jugement et l'observation.

Néanmoins, mesdemoiselles, vous pouvez, dès maintenant, vous trouver dans des situations qui obligent à l'empire sur soi, et vous ferez bien, dès maintenant, d'apprendre à commander à votre impressionnabilité. Imaginez que vous ayez à soigner un malade. Si vous ne savez pas prendre sur vous, vous pleurerez à chaque inquiétude, vous détaillerez à chaque souffrance, et vous serez dans l'impossibilité physique de lui donner des soins, aussi

bien que dans l'impossibilité morale de le soutenir, de le consoler.

L'empire sur soi-même est utile dans toutes sortes de circonstances. Imaginez une femme qui ne se possède pas. Elle se laissera aller à toutes ses tristesses, à toutes ses humeurs, à toutes ses rancunes, à toutes ses susceptibilités. Elle ne saura vaincre ni ses répugnances, ni ses ennuis, ni ses antipathies. Elle se croira excusée quand elle aura dit : Je ne sais pas me contraindre !

Mais sachez, dès à présent, que la femme qui se domine et se possède est la seule qui puisse faire du bien, accomplir une tâche, exercer sur ceux qui l'entourent une influence salutaire, bienfaisante. Comment, en effet, acquerrait-on cette influence si l'on s'échappe à soi-même, si l'on n'est pour les autres qu'une machine à nerfs, mue par l'impressionnabilité.

Vous me demanderez, peut-être, comment combattre l'impressionnabilité, ou plutôt ce qui en est l'excès, car toute nature délicate est et doit rester, dans une certaine mesure, accessible à l'impression.

Mesdemoiselles, le secret en est très simple : oubliez-vous ! Dans toutes les circonstances, qui se présentent, pensez tout d'abord à autrui, et passez outre de ce qui ne regarde que vous. Ainsi, pour reprendre le premier exemple que j'ai donné, vous avez un malade. Si vous vous arrêtez à vous-même, vous penserez à vous plutôt qu'à lui, vous vous attendrirez sur la peine que vous causent ses maux plus que sur ces maux eux-mêmes, vous vous accorderez le soulagement des larmes, des angoisses, des inquiétudes voulues, raisonnées, de tout ce qui, ayons le courage de le dire, est souvent pour nous comme le témoignage à la fois douloureux et agréable de notre sensibilité, de notre bon cœur. Pendant ce temps, le malade sera livré à des soins étrangers, *parce que vous l'aimez trop* et manquez de courage ; il verra vos yeux rougis, votre figure inquiète, et souffrira peut-être cruellement. Si vous vous mettez de côté, vous imposerez silence à vos craintes, vous retiendrez vos larmes, vous irez jusqu'à vous distraire de vos tourments pour garder la liberté d'esprit nécessaire à votre rôle. Vous serez alors une garde-malade

vigilante, dévouée, intelligente, parce que toutes vos facultés seront concentrées sur un autre.

Oh ! mesdemoiselles, ne croyez pas que ce soit très austère de s'oublier ainsi. Ce qui serait douloureux, ce serait le vide ; mais à mesure que nous nous débarrassons de notre personnalité, nous remplaçons par celle d'autrui, par cet admirable amour du prochain que le Sauveur du monde a déclaré semblable à l'amour de Dieu : « Et voici mon deuxième commandement, qui est semblable au premier... » Avec la pratique de l'oubli de soi, l'empire sur soi est facile : on se possède par là même qu'on s'oublie, — qu'on oublie son orgueil, sa susceptibilité, son impatience, son irritation, sa trop grande sensibilité même, pour pratiquer le dévouement, la concorde, la patience, — disons tout en un mot : la charité.

Essayez seulement de regarder ailleurs qu'en vous-même, et vous acquerrez cette puissance qui est au foyer aussi nécessaire que féconde.

M. MARYAN.

À LA PORTE !

MONOLOGUE



ICOLE. (*Elle se retourne et regarde une porte fermée, d'un air rancuneux.*) Là ! à la porte ! la troisième fois de la journée ! (*Elle hausse les épaules et fait deux pas en avant.*) Moi, Nicole, vous saurez, on me traite sans conséquence ; autrement dit, et cela rime, avec imperti-

nence. On m'appelle *petite* ; comme ça (*Pincant les lèvres avec une grimace de dédain :*) Petite ! On me ferme les portes au nez, ou on me prie de m'en aller ; car je suis toujours encombrante, ou trop bruyante, ou trop remuante... ce que l'on a à dire n'est pas pour moi... Eh ! qu'a-t-on à dire, je vous prie ? (*Elle se croise les bras.*) Est-ce beau pour de grandes personnes de dire des choses que les enfants ne peuvent pas entendre ? A leur place, j'en rougirais !... (*Décroisant les bras, et d'un air réflé-*

chi :) Une enfant, d'abord ? je ne suis plus une enfant, après tout ! je vais avoir quinze ans... dans huit mois... Quinze ans, c'est un âge, comme l'a dit Lamartine (*Déclamant d'un ton sentimental en levant les yeux au ciel :*)

... Elle avait quinze ans...

(*S'interrompant :*) Ne serait-ce pas seize, plutôt ? Non, ça doit être quinze... (*Reprenant :*)

... Elle avait quinze ans... oui, quinze ans ! et cet âge n'avait jamais brillé sur un front plus charmant !...

Ce n'est pas pour moi que je dis cela, mais, enfin, ça prouve que c'est un âge tout aussi intéressant qu'un autre. Lamartine devait s'y connaître... puisqu'il était poète.

(*D'un ton vexé.*) Du reste, si on se figure qu'on me contrarie quand on me renvoie, on se trompe absolument... Oh ! ça m'est bien égal... Pour ce que c'est amusant d'assister aux conversations des grandes personnes, des gens sérieux, comme ils s'appellent entre eux ! je me demande, souvent, comment eux-mêmes n'en tombent pas d'ennui.

La politique, d'abord. Vous croyez que c'est inté-

ressant d'entendre quelquefois, pendant une heure, ces messieurs discuter, avec des airs furibonds qui leur font à tous de gros yeux en boule de loto, sur la question du budget ou sur celle de savoir si M. un tel plutôt que M. un autre occupera le fauteuil de la présidence? tandis que vous-même êtes assise sur un tabouret ou sur le siège le moins confortable de l'appartement, sans avoir le droit de donner votre démission!

La littérature ensuite... On discute, par exemple, le dernier roman, ou la revue à la mode, celle dont vous ne connaissez que la couverture, tout au plus. Les gens ont l'air si animés, cela doit être palpitant... Vous allongez les oreilles, peut-être un peu le cou... Mais, soudain, on vous aperçoit, aussitôt les physionomies changent, et les phrases ne sortent plus qu'à demi, avec des points de suspension : — « La grande scène... vous savez?... » dans la clairière... » — « Ah! oui! quand il lui » dit... » — « Oui, oui... et elle lui répond... vous » savez? — « Parfaitement! Oh! la situation est » très forte... » — Un monsieur dit : « C'est d'une » brutalité superbe! » Tout le monde se récrie. Qu'est-ce cela peut bien vouloir dire : une brutalité superbe? J'ouvre des yeux énormes et je demande, car enfin je voudrais essayer de comprendre quelque chose à tout ceci : « Qui donc est dans cette clairière? » On me regarde, comme si je devais être muette depuis le jour de ma naissance, puis quelqu'un répond : « Le Loup et le Petit Chaperon rouge. » Rire général. (*Avec dignité* :) Moi, je ne ris pas, je ne trouve même pas que ce soit drôle! Vous comprenez, je sais parfaitement que ce n'est pas le Loup et le Petit Chaperon rouge qui sont dans la clairière; à part cela, je ne me doute pas qui ça peut être... (*Répétant avec un ton stupéfait et intrigué*) Une brutalité superbe!...

Il y a encore les beaux-arts. (*Imitant des voix admiratives* :) « Ah! cette statue! — Ah! ce tableau! » Quelle couleur!... — L'enveloppe... — Le sentiment... — L'esthétique... — Comme c'est groupé! — Comme c'est campé! — Quel mouvement!... » Et patati et patata! Moi, je n'y vois que du feu, n'ayant jamais contemplé ni les tableaux ni les statues en question. L'autre soir, je crois que je m'endormais un peu, je pensai qu'il était plus poli de me mêler à la conversation; quelqu'un disait justement : « — Oh! le sujet? très fort! très fort! » — Je lance la phrase du monsieur littéraire, pensant produire un grand effet, et je déclare : « C'est d'une brutalité superbe! »... L'effet a été grand, je vous en réponds; tout le monde est resté saisi, puis on a dit : « Elle dort debout! » et on m'a envoyée coucher. Après, maman m'a grondée!... oh! mais! grondée!... Aussi, je ne suis pas près de l'oublier, la fameuse phrase :... C'est d'une brutalité superbe!... mais je ne la servirai plus.

Les gens se figurent qu'à quinze ans on est très bête; ils se trompent joliment! On sait bien des

choses, allez! et on en voit, malgré les portes fermées. (*Regard de dédain à la porte.*) Aussi, pour les affronts qu'on me fait, j'ai mes vengeance! (*Elle s'arrête, et se met à rire.*) Une fois surtout... Oh! elle a été bonne celle-là! C'était l'année dernière... Il faut vous dire que j'ai une grande sœur, Laure, qui a vingt ans, et une cousine, Jeanne, qui a vingt ans aussi... Et les embarras qu'elles font avec leurs vingt ans! Elles en auraient cent, elles seraient aussi antiques que les Pyramides et contempleraient quarante siècles, que cela ne pourrait pas être pis! Pourtant, je le fais remarquer, ce n'est pas des vingt ans que Lamartine a dit :

... Elle avait quinze ans!... oui, quinze ans! et cet âge N'avait jamais brillé sur un front plus charmant!

Jeanne, l'année dernière, était venue passer trois mois avec nous, à Paris. Et ces demoiselles ne se quittaient pas; elles avaient des tas de secrets à se dire; elles se taisaient, quand je m'approchais; elles s'enfermaient à clef dans leur chambre, pour pouvoir causer en paix, disaient-elles... C'était poli, pour moi!... J'étais résolu à me venger... Depuis que Jeanne était à la maison, j'avais remarqué — on remarque bien des choses à quinze ans — j'avais remarqué qu'un certain monsieur... je ne veux pas être indiscret, appelons-le M. Zède... que nous connaissions à peine jusque-là, venait très souvent, oh! mais, très souvent ici; et chaque fois qu'il venait, il avait un nouveau gilet et une nouvelle cravate... Je me disais : C'est singulier! Et puis, il regardait Jeanne sans cesse, comme s'il n'y avait eu qu'elle dans la chambre, et Jeanne aussi le regardait, mais comme cela, de côté (*elle imite*), de façon à ce qu'il ne s'en aperçût pas... Je me disais : C'est singulier!

Enfin, maman donne une soirée dansante; ce n'était pas un bal, rien qu'une petite soirée; aussi, en priant bien, j'obtins la permission d'y rester. Il n'y avait pas abondance de danseurs, de sorte que je faisais souvent tapisserie, étant sans conséquence, comme de coutume, et j'eus tout le loisir de me livrer à diverses remarques. Je remarquai donc que M. Zède dansa cinq fois sur six avec Jeanne, et même, pendant un quadrille où, par hasard, elle ne l'avait pas pour danseur, il s'arrangea de manière à se retrouver sans cesse avec elle, en embrouillant du reste toutes les figures. Je me disais : C'est singulier!...

Vers la fin de la soirée, on servit le thé. Tout à coup, je m'aperçus que Jeanne et Laure avaient disparu. Je vais les chercher dans un petit boudoir où elles se mettaient souvent pour se dire leurs secrets, et je les trouve, en effet, en grande conversation. Je suis bien reçue, comme vous pensez! Elles m'accablent de leurs dédains et me prient de m'en aller... Alors, l'indignation me fit surgir une idée. Je vais dans la chambre de papa, je prends une paire d'escarpins vernis, je les

cache sous ma robe et je me glisse de nouveau dans le boudoir. Jeanne et Laure étaient si occupées qu'elles ne me virent pas. Je posai les escarpins près de la fenêtre, sous le rideau, les deux bouts dépassant; puis je courus vers les deux bavardes. — « Nous laisseras-tu en paix ! » fit Laure aussitôt. — « Très bien, je m'en vais, mais je vous prévienne qu'il y a quelqu'un qui vous écoute, derrière le rideau de la fenêtre. » Elles se retournent et aperçoivent les deux escarpins; c'étaient de vieux escarpins tout craquelés, mais, de leur place, elles n'en voyaient rien. — « Oh! mon Dieu! s'écria Jeanne d'une voix étouffée; Laure! Laure! crois-tu qu'on m'ait entendue? » — « J'en ai peur, répondit Laure, tout bas, elle aussi; je te disais tout le temps de ne pas parler si haut. » — « Qui cela peut-il être? reprit Jeanne de même; si au moins c'était le vieux M. Lorain, qui est sourd! Ma petite Colette (On devenait tendre pour moi!), rentre dans le salon, je t'en prie, et dis-nous lequel de ces messieurs manque. » Je rentre deux minutes dans le salon, j'aperçois M. Zède qui se promenait comme une âme en peine, une tasse de thé à la main, et je retourne dans le boudoir où les deux autres causaient toujours à voix basse, en regardant les escarpins de papa, du coin de l'œil, avec effroi. — « Est-ce M. Lorain? » me dit précipitamment Jeanne, quand je fus assez près. — « Non, ce n'est pas M. Lorain, c'est M. Zède qui manque. » (Je me doutais, sans bien savoir pourquoi, que M. Zède lui serait plus désagréable qu'un autre.) — « M. Zède! exclame Jeanne en joignant les mains, M. Zède! Oh! mon Dieu! » et elle regarde tantôt Laure, tantôt les escarpins. — « C'est de ta faute », disait Laure, furieuse; c'est toi qui as voulu venir causer là; je te disais d'attendre à demain! c'est de ta faute aussi!... » — Elles étaient dans un état! Et moi, je savourais ma vengeance. — « Je m'en vais dans ma chambre! disait Jeanne, je ne veux pas le revoir! » — « Il n'a peut-être pas entendu, » suggérait Laure, pour la consoler. — « Oh! si, j'en suis bien sûre! » et Jeanne pleurait à moitié. A ce moment, M. Zède parut, sa tasse de thé à la main, et s'avança radieux vers Jeanne : — « Je vous cherchais partout, mademoiselle... » Tableau! Jeanne manque de s'évanouir, et Laure, qui parle souvent trop vite, crie : — « Mais, monsieur, ce ne sont

donc pas vos jambes qui sont derrière le rideau! » — « Mes jambes! » répète M. Zède, ahuri, qui manque de laisser tomber la tasse. — « Oui, quelqu'un nous écoutait derrière ce rideau : vous voyez bien ces deux pieds; nous croyions que c'était vous! » — « Moi! mesdemoiselles, me croyez-vous capable d'un tel procédé! Mais je vais châtier sous vos yeux l'insolent... » — « Mon Dieu, un duel! » crie Jeanne qui s'évanouit de plus en plus. M. Zède s'avance, menaçant, vers la fenêtre et tire le rideau... et les deux escarpins de papa font leur apparition!... Je m'esquivai, au plus vite, sans attendre la suite, j'étais vengée!

Le lendemain, on m'avait mise, comme aujourd'hui, à la porte du salon, sous prétexte que quelqu'un viendrait parler affaires. Je rencontrai, dans l'antichambre, M. Zède avec un gilet superbe et une cravate triomphante, et puis un air... un air que je ne lui avais pas encore vu... un air bête, enfin!... Je me demandais pourquoi, lorsqu'en m'en allant, je me cogne contre Jeanne et Laure, qui chuchotaient derrière une porte. Je leur dis : — « Qu'est-ce que vous faites là? » Elles me répondent : — « Cela ne te regarde pas. » Je riposte : — « Cela ne vous regarde pas non plus, si M. Zède vient parler affaires! » Là-dessus, Jeanne devient rouge comme une pivoine et Laure se met à rire comme une folle... Je me dis : C'est singulier... (*Avec importance*.) Et quand on m'apprit que Jeanne et M. Zède allaient se marier, vous comprenez que je l'avais deviné depuis longtemps.

Tiens, on sonne! (*Elle se penche pour regarder*.) Qui entre dans l'antichambre? M. Lusang... Mon Dieu! comme il est beau et tiré à quatre épingles! son gilet le moule... un gilet que je ne lui connaissais pas. Il est agité... Bon! il déchire son gant, en voulant l'enfiler!... Qu'est-ce qu'il a donc? il a l'air bête comme M. Zède, aujourd'hui... (*Changeant de ton*.) Tiens, tiens, tiens! mais... (*Avec explosion*.) Mais c'est pour Laure!... (*Sautant de joie*.) Quel bonheur! Je vais être demoiselle d'honneur, sûrement; j'aurai une robe rose, je quèterai avec un bouquet!... Et puis, quand Laure sera mariée, je me trouverai l'aînée, naturellement, puisqu'il n'y aura plus que moi!

M.-A. ALHIX.

PENSÉES ET MAXIMES

La politesse est une monnaie qui fait passer sous silence bien des imperfections. Il faut avoir soin, lorsqu'on sort de chez soi, d'en remplir ses poches de diverses valeurs, afin de pouvoir en donner à chacun selon qu'il convient.

(M^{me} CAMPAN.)

Si tu achètes ce dont tu n'as pas besoin, tu vendras plus tard ce qui t'est nécessaire.

(FRANKLIN.)

LE ROMAN D'UNE HÉRITIÈRE

(SUITE)



Il y eut encore une attente de quelques minutes; Vadalen se sentait mourir. Elle entendit un gémissement de Seizan, réprimé par une parole brève de Norbert; alors, elle voulut se lever et ses jambes refusèrent de la porter; elle essaya

d'appeler, de proférer la terrible question qui brûlait ses lèvres, et sa voix s'arrêta dans son gosier...

Combien de temps resta-t-elle ainsi, livrée à l'horreur de cette épouvantable incertitude? Elle n'avait plus conscience des instants, lorsque la voix de Norbert éclata, dans ce sinistre silence:

— Il respire encore.

A ce mot, Vadalen revint à elle. Il lui sembla que l'affreux poids qui l'écrasait était enlevé de dessus sa poitrine. Le cauchemar dans lequel elle se débattait se dissipa soudain. Il vivait! Il n'avait pas été enlevé de ce monde soudainement, sans repentir. Dieu n'avait pas permis que le crime fût consommé: elle pouvait encore lui prodiguer des soins, essayer de le préparer au passage terrible qu'il avait failli franchir sans se reconnaître!

Par un de ces prodiges qui ont leur cause dans le développement et la conscience d'être utile, un calme surprenant se fit soudain en elle. Il lui sembla qu'elle retrouvait subitement son énergie, sa force, son courage, et, guidée par la lumière qui se reflétait jusque sur l'escalier, elle entra dans la bibliothèque.

Il fallait être surexcitée comme elle l'était par l'idée d'un devoir, pour traverser sans frémir cette chambre bouleversée. Les meubles enfoncés, les livres jetés sur le plancher, une chaise brisée, une mare de sang, dans laquelle elle faillit glisser, témoignaient de la lutte horrible qui s'était livrée là. Mais ce n'était rien encore, auprès du spectacle qui s'offrit à ses regards dans la chambre du malheureux vieillard.

Là, à demi roulé dans ses couvertures en désordre, il gisait à terre, horriblement ensanglanté. Agenouillé près de lui, Norbert soutenait sa tête

livide, dont Seizan étanchait le sang. Et ce qui ajoutait à l'horreur de cette scène, c'était une multitude de pièces d'or et d'argent, tombées d'une armoire éventrée, et dont l'assassin n'avait évidemment pu emporter qu'une petite partie.

Rien ne peut exprimer l'effet d'une telle scène. Ce mourant sans connaissance, râlant sous ses affreuses blessures, ces meubles en désordre, cette lumière insuffisante allant cependant faire miroiter ici des plaques de sang, là, des reflets d'or rougi et souillé, c'était indescriptible d'horreur; et cependant Vadalen ne faiblit pas un instant.

Norbert semblait aussi transformé. Elle ne l'avait jamais vu dans l'exercice de son devoir professionnel, et, même à ce moment, elle ne put s'empêcher d'admirer son sang-froid, son intelligence, son dévouement et sa délicate compassion.

— Vadalen, dit-il brièvement, un oreiller... Seizan, posez sa tête doucement... Non, il ne faut pas encore le mettre sur son lit, le moindre mouvement le tuerait peut-être... Il faut plus de lumière, de l'eau... Allez frapper chez moi... On doit m'avoir entendu sortir; il me faut ma trousse... Vadalen, c'est vous qui me donnerez de l'eau, de la lumière.

Elle s'empressa d'obéir. Tout cela s'était passé en quelques minutes, mais maintenant la rue paisible, éveillée par les cris de Vadalen et la course folle de l'assassin, s'emplissait de bruit et de monde. La porte était restée grande ouverte; les voisins, à demi vêtus, arrivaient, saisis d'effroi, et quand Vadalen revint, apportant ce qui lui avait été demandé, la maison était pleine de monde.

Ce qui se passa ensuite demeura confus dans sa mémoire. Il lui sembla qu'elle vivait dans un rêve et, ainsi qu'en un rêve, rien ne l'étonnait plus. Elle vit Norbert renvoyer d'autorité les curieux, devenus inutiles, elle répondit aux questions minutieuses d'un brigadier de gendarmerie, elle trouva une douceur infinie à se sentir serrée dans les bras de M^{re} Aymard et, quand le jour se leva, elle reprit peu à peu le sens de la réalité en se retrouvant seule, avec ses amis et Seizan, dans la chambre, dont on avait à la hâte réparé le désordre sinistre, tenant la main inerte de son oncle et épiant un éclair de vie sur ce visage rigide.

Reviendrait-il à lui avant le moment inévitable et prochain de sa mort? Se réveillerait-il encore une fois en ce monde pour haïr la fatale passion dont il était la victime et accepter le châtiment de

son triste culte pour cet argent qu'il fallait laisser ?

Le curé de la paroisse était venu plusieurs fois et se tenait attentif au premier appel. Deux médecins, appelés par Norbert, avaient constaté comme lui des blessures mortelles et annoncé un dénouement prochain.

Comme ils priaient tous pour que la lumière de l'autre vie vint éclairer ce lit de mort !...

Rien n'avait pu en éloigner Vadalen, et Norbert et sa mère avaient cédé, comprenant qu'elle souffrait encore moins en agissant, en veillant, en attendant l'éclair de connaissance si ardemment désiré. Elle aidait le jeune docteur avec une bonne volonté qui suppléait à l'expérience; entre elle et lui s'était établie, d'ailleurs, cette intelligence qui, en donnant à un médecin l'assurance qu'il sera deviné et obéi, rend presque inutiles les longues explications et les prescriptions minutieuses.

Dans la journée, une détente soudaine s'opéra; les yeux s'ouvrirent, d'abord hagards et étonnés, puis l'intelligence s'y peignit, évidente, avec une angoisse inexprimable.

Ce fut le visage de Vadalen qui se pencha vers lui, et l'expression de soulagement que sa vue éveilla soudain lui causa une émotion profonde.

— Oui, c'est moi, cher oncle... Je ne vous quitte pas... Pouvez-vous parler ?

Un oui à peine articulé passa les lèvres blanches du mourant.

Un magistrat se tenait dans la chambre voisine, prêt à recueillir les dépositions de M. de Cernay. Il s'approcha, mais la main du vieillard se crispa sur celle de Vadalen, et elle se tint auprès de lui.

— Pouvez-vous répondre à quelques questions ? Connaissez-vous la personne ou les personnes qui sont introduites chez vous ?

— Non.

— Étaient-elles plusieurs ?

— Un homme... Je l'avais vu à la fenêtre... Y a-t-il longtemps, Vadalen ?

On entendait à peine ses paroles faibles, lentes.

— C'était hier soir.

— Hier ! Seulement !...

— A quel incident M. de Cernay fait-il allusion ? demanda vivement le magistrat.

— Hier, mon oncle a vu un homme qui l'écoutait à la fenêtre... Il parlait malheureusement de... sa fortune.

M. de Cernay laissa échapper un sourd gémissement.

— Pourriez-vous le décrire ? demanda le juge.

— Non... J'ai entendu du bruit... L'argent a roulé... Je me suis levé... Il m'a frappé là, dans l'autre chambre, puis ici...

Il parut défaillir. Norbert s'avança.

— Puisque M. de Cernay déclare ne pas connaître l'assassin, dit-il à voix basse, je crois devoir vous déclarer qu'un plus long interrogatoire abrégé les courts instants qui lui restent... La lucé-

dité de sa pensée est l'indice même d'une fin prochaine.

Le magistrat s'inclina, et Norbert fit signe à Vadalen que sa mission, à elle, devait être maintenant accomplie.

M. de Cernay essaya deux fois d'articuler distinctement, et elle devina plutôt qu'elle n'entendit sa question :

— A-t-il pris... beaucoup d'argent ?

— Oh ! mon oncle, dit-elle, joignant les mains avec douleur, que vous importe maintenant ? Dieu vous a laissé du temps... Ne refusez pas de l'accueillir ! Dites que vous croyez en Lui !

Il remua les lèvres... Elle se pencha plus près, et distingua ses paroles :

— Il faut bien croire à sa vengeance...

— Oh ! mon oncle, ses châtimens eux-mêmes sont miséricordieux... Il a voulu se faire reconnaître ; et maintenant, il veut se faire aimer !... Ne voulez-vous pas aller là où, il y a bien des années, votre mère vous a précédé ?... Je la priais, tout à l'heure, je lui demandais de vous conduire à elle... Jadis, elle vous tenait dans ses bras dans les ténèbres et les chemins dangereux... Ah ! elle n'est ni moins puissante, ni moins aimante pour vous guider à travers ce sombre passage !...

Voyait-il encore ? Distingua-t-il les larmes qui couvraient son visage anxieux ! Sentait-il ce qu'il y avait d'ardeur, de pitié, de tendresse, même, dans ce regard suppliant ?

— Mon oncle, s'écria-t-elle avec angoisse, pour l'amour de moi, priez !... Vous savez bien que je vous aime !

O puissance miraculeuse de ce mot ! Comme il faut que l'amour soit de race divine pour produire de tels prodiges, et comme il est bien la parole puissante qui appelle de la mort à la vie, la verge qui fait jaillir l'eau du rocher !...

Jamais, peut-être, depuis sa jeunesse flétrie, ce mot n'avait été dit au malheureux qui gisait là, mourant. Mais, si éteintes que fussent ses forces, si près qu'il fût de sa fin, son cœur en fut touché, et une larme, lente à couler, tomba de ses yeux sur sa joue pâle.

Qui dira les mystères de miséricorde qui s'accomplissent dans l'âme ? Cet homme avait desséché et consumé sa vie dans une étrange et honteuse passion ; il avait faussé son esprit dans l'étude aride de toutes les erreurs ; et maintenant, frappé par où il avait péché, il pouvait être précipité, sans se reconnaître, sans se repentir, dans l'éternité, en face de la justice de Dieu... Quel compte à rendre, alors, de tout ce qui lui avait été confié : une puissante intelligence, une grande influence, une énorme fortune ! Et pour compenser ces trésors inutilisés, gaspillés, ces talents enfouis en terre, pas une bonne action, pas une larme de regret, pas un cri de pardon ! Mais Dieu ne l'avait pas permis. Quelques heures lui étaient données, à ce mourant, et il avait fait qu'une prière

sortit de son cœur pour que le pardon, toujours prêt, descendit à lui, pour que la foi, comme une lumière victorieuse, vint renverser l'échafaudage des doutes et des blasphèmes, pour que l'amour, comme une miraculeuse rosée, vint amollir ce cœur aride.

Vadalen se jeta à genoux et, penchée sur lui :

— Dites avec moi : Mon Dieu ! Mon Père !

Le mourant la regarda avec une confiance soudaine, et ses lèvres s'agitèrent pour répéter ces paroles :

— Mon Père ! Recevez-moi ! Pardonnez-moi, je me repens.

Le lit avait été tiré au milieu de la chambre. Norbert, qui tenait une des mains de M. de Cernay, échangea un regard avec l'autre médecin. Celui-ci s'inclina vers le lit.

— Désirez-vous voir quelqu'un, un homme d'affaires ? demanda-t-il.

— Oh ! le prêtre d'abord ! dit Vadalen avec angoisse.

— Mon enfant, il s'agit peut-être de votre avenir...

M. de Cernay remua les lèvres.

— Pas de notaire...

— Mais le prêtre, oh ! mon oncle, vous le voulez bien ?

La même expression de confiance intense anima le regard à demi éteint.

— Oui...

Et une minute après, le curé restait seul avec lui.

C'était un vieillard aussi ; ces deux hommes s'étaient connus enfants, sur les bancs de l'école. Le prêtre était, lui, plein de jours et de mérites ; il avait passé, à l'exemple du Maître, en faisant le bien. Dieu lui avait donné un de ces cœurs d'élite qui gardent leur tendresse sous les glaces de l'âge, et qui sont, plus que d'autres, aptes à communiquer la flamme divine dont ils brûlent.

Mais comment expliquer ces miracles de grâce à ceux qui veulent tout expliquer par la raison et la logique humaines ? Dieu est bon, il est la vie de l'âme et la lumière éblouissante qui dissipe ses ténèbres et la purifie de ses souillures... Un de ces miracles s'accomplit là, encore une fois, et le coup de foudre qui venait de frapper la vie terrestre de cet homme n'était que l'image et le moyen de cet autre coup de foudre, de ce coup de grâce qui arrachait son âme à l'incrédulité et à l'idolâtrie des richesses...

L'agonie commençait. Les paroles de l'absolution sainte descendirent sur sa tête, et ce fut dans les bras de Vadalen, bercé par sa douce voix et ses prières, que, purifié, il perdit connaissance et s'éteignit sans souffrir...

Ni M^{me} Aymard ni son fils n'avaient cherché à enlever la jeune fille de ce lit de mort. Ils sentaient, l'un et l'autre, qu'une force surhumaine la soutenait, et ils comprenaient aussi qu'elle était le

moyen choisi par Dieu pour ramener au berceau cette brebis perdue.

Quand le dernier souffle eut passé les lèvres du mourant, quand les doigts tremblants de Vadalen eurent abaissé ses paupières, et que ses larmes, sincères et ferventes, eurent coulé librement sur ce visage soudain empreint d'une paix et d'une majesté qu'il n'avait point eues dans la vie, M^{me} Aymard et Seizan s'approchèrent pour l'emmener, et, à bout de forces, n'étant plus nécessaire, elle ne résista pas et quitta cette maison sinistre pour aller retrouver Gerty, que son infirmité avait tenue éloignée, et qui n'avait pu que prier dans l'angoisse de sa solitude.

XIV

Pauvre Vadalen ! Comme il lui sembla tout à coup doux et reposant d'être étendue sur le canapé, dans ce salon tranquille, tout parfumé de roses, entourée de tout ce qu'elle aimait au monde. Elle avait refusé de se mettre au lit, et Norbert avait pensé qu'il valait mieux qu'elle ne fût pas seule, et que, incapable de dormir dans un tel moment, il lui serait plus salutaire d'être entourée et distraite. Ils s'efforçaient tous d'éloigner de sa pensée la scène horrible de la nuit et de l'arrêter, au contraire, sur la fin consolante de son oncle, et sur la douceur de l'avoir ramené à Dieu. Mais les tressaillements nerveux qui l'agitaient témoignaient de l'horrible ébranlement qu'elle avait ressenti. Norbert lui fit prendre un calmant, et elle tomba, enfin, dans un sommeil profond, que chacun entourait de précautions, et qui dura une partie de la journée.

Le lendemain, elle ne put se lever. Une sorte de prostration l'empêchait même de penser. Mais une seconde nuit de repos lui fit du bien, et elle supplia Norbert de lui permettre de revoir son oncle et d'assister aux funérailles.

Toute trace de désordre avait disparu du rez-de-chaussée, tandis qu'au premier étage on gardait les chambres telles qu'elles étaient pour les constatations judiciaires.

Le corps de M. de Cernay avait été apporté dans le triste salon délabré. Deux religieuses le veillaient, tandis que, selon l'usage de la petite ville, la foule venait l'arroser d'eau bénite.

Il est inutile de dire que la curiosité triplait le nombre de ces visites funèbres. Rien, cependant, ne trahissait le crime dont M. de Cernay avait été victime ; son visage ne portait pas de traces de blessures, et gardait une expression saisissante de calme et de repos.

Sur la demande de Vadalen, approuvée par M^{me} Aymard, les hommes d'affaires avaient à la fois évité, dans les dispositions des funérailles, la

trop grande simplicité et l'excès du faste funèbre. Mais, depuis la veille, on célébrait des messes, et la jeune fille avait emprunté à Seizan une somme d'argent pour la faire distribuer aux pauvres.

Son subrogé-tuteur, qui était un notaire de la ville, était venu l'interroger sur ses besoins, et lui offrir une avance de fonds. Pour la première fois, elle allait porter une robe de deuil convenable.

Elle apprit que les scellés étaient apposés sur les meubles et les chambres du premier étage, et qu'on avait écrit aux seuls proches parents de M. de Cernay, qui habitaient l'Angleterre.

— Et que vais-je devenir? dit-elle avec un serrement de cœur.

— Le conseil de famille en décidera. Votre oncle ne vous avait-il jamais parlé de lady Hertford?

— Jamais, répondit Vadalen avec surprise.

— Elle est votre parente, cependant, mais elle était brouillée avec M^{me} Daunet, et ses tentatives pour se rapprocher de M. de Cernay n'avaient pas semblé aboutir, bien qu'elle fût la fille de sa cousine germaine et qu'il l'eût, dit-on, beaucoup aimée autrefois...

— Et va-t-elle arriver?

— Elle écrira, tout au moins.

— Puis-je, en attendant, demeurer chez M^{me} Aymard? Cette maison est si triste! dit-elle en frissonnant.

— Certainement! Si je n'étais célibataire, je me ferais un honneur et un plaisir de vous offrir l'hospitalité...

Le convoi fut une rude épreuve pour Vadalen. L'affluence de monde qu'il réunit ne témoignait d'aucune sympathie, mais d'une curiosité intense et, pour beaucoup, d'une malveillance déclarée.

Pour elle, avec son cœur aimant, elle s'était attachée à son oncle au moins par les liens de l'habitude et, au moment de sa mort, elle avait senti pour lui une de ces pitiés si profondes qu'elles confinent à l'affection elle-même. Et d'ailleurs, les terribles circonstances de sa fin lui causaient une douleur cuisante. Elle versa des larmes sincères et pria avec ardeur, afin que l'expiation fût abrégée pour ce grand coupable.

Le lendemain était le jour du départ de Norbert, qu'il avait retardé pour assister aux obsèques.

Vadalen qui, jusque-là, avait été absorbée et comme abîmée par les événements tragiques qui venaient de se passer, sentit tout à coup le vide qu'allait lui causer ce départ.

La scène qui avait eu lieu la veille de la mort de son oncle revint soudain à sa mémoire, et ce seul souvenir fit monter un flot de sang à ses joues.

Norbert l'aimait-il?

Mille souvenirs affluèrent à sa pensée, mille riens à peine aperçus, à peine sentis, qui tous prenaient une voix joyeuse pour lui dire : Oui, oui, il t'aime...

Et elle était libre!

Quelle joie à cette idée! Comme son cœur, long-

temps comprimé, se dilatait tout à coup! C'était comme si, emprisonnée dans des ténèbres, elle eût soudain vu devant elle l'espace sans limites et la lumière radieuse, libre de s'y plonger, d'y demeurer, d'y vivre... Et que de bonheurs dans le grand, l'immense bonheur; que de joies dans la joie suprême! Une mère, une sœur, et quelles âmes d'élite!

Son cœur se fondait de douceur et de reconnaissance. Elle attendait de Norbert cette parole qu'il dirait sans doute avant son départ, cette parole qui devait fixer sa vie et la rendre à jamais heureuse.

Mais avait-elle été si absorbée ces jours derniers, qu'elle n'eût pas remarqué la tristesse du jeune homme, ou était-ce l'approche de son départ qu'il rendait si étrange? Tantôt il la regardait avec une attention profonde, anxieuse et confiante à la fois, tantôt il détournait la tête et fuyait son regard. Par moments, il parlait avec une sorte de hâte fiévreuse, puis il restait silencieux et distrait. M^{me} Aymard était triste, Gerty angoissée. Et cependant, elles allaient le retrouver bientôt; et qui l'empêchait *maintenant* de revenir la voir, elle qui l'aimait, qui était libre, qui pouvait engager sa vie, et même, si secondaire que fût ce détail, apporter une dot considérable dans son futur ménage?

A mesure que l'heure avançait, elle se sentait anxieuse. Pas un mot n'était dit en dehors de ces choses banales qu'on cherche pour dissimuler un souci ou un chagrin qu'on ne veut pas trahir. Le dernier repas fut triste et morne; un secret découragement s'emparait de Vadalen. Cependant, son cœur bondit de joie lorsque Norbert, très pâle, lui tendit la main en prenant congé d'elle.

— Au revoir, Vadalen... A bientôt... peut-être...

— A bientôt! répéta-t-elle, souriant au milieu de larmes involontaires.

Peut-être! Que pouvait signifier ce mot, sinon le doute, la crainte qu'il éprouvait de n'être pas aimé en retour?

Pourquoi Gerty, au moins, ne lui parlait-elle pas? Comment pouvaient-ils craindre, tous? Est-ce que Norbert ne lui avait pas dit vingt fois qu'elle ne savait pas dissimuler? Est-ce que Gerty ne lui répétait pas sans cesse qu'elle lisait la moindre de ses pensées dans son regard? Elle ne pouvait cependant parler la première!...

Elle était au jardin, songeant ainsi à ses douces espérances, se reprochant presque d'être si heureuse au lendemain d'un drame comme celui qui venait de se passer, lorsqu'on lui annonça la visite de son subrogé-tuteur.

M^{me} Aymard, qui causait avec lui dans le salon, se leva, prétextant une occupation de ménage, et Vadalen resta seule avec le vieillard.

— J'ai reçu hier soir une dépêche de lady Hertford, dit-il. Elle m'annonce son arrivée... Ma lettre lui est parvenue à Paris; elle sera ici ce soir.

Vadalen le regarda avec un peu d'inquiétude.

— Est-elle bien terrible ?

— Terrible ! répéta le notaire en souriant. Elle a été l'une des femmes les plus à la mode de Londres et de Paris et, quand je l'ai connue, personne ne pouvait lui être comparé pour le charme.

— Une femme à la mode ! dit Vadalen. Comme j'aurai peur d'elle ! Mais plus elle me trouvera gauche et ignorante, moins elle songera à s'occuper de moi... Sait-elle qui je suis ?

— J'ignore si elle est restée assez au courant de sa parenté bretonne, pour connaître même votre existence, dit le notaire en riant. Sa présence ou sa procuration, en sa qualité de proche parente et d'héritière légale du défunt, était nécessaire pour la levée des scellés, et c'est à ce titre que je lui ai annoncé la mort de M. de Cernay.

— Il faut bien, du reste, qu'elle recueille son héritage, dit Vadalen simplement.

Le notaire la regarda avec intérêt.

— Son héritage ! répéta-t-il en secouant la tête. Avez-vous quelque raison de croire qu'elle est l'héritière de M. de Cernay ?

— Moi ? dit Vadalen avec une véritable stupeur.

L'instant d'après, elle se mit à rire.

— Comment pouvez-vous penser que je m'occupais des affaires de mon oncle ? Je sais par vous que cette dame est sa plus proche parente ; c'est donc elle qui héritera, n'est-il pas vrai ?

— Oui, si M. de Cernay n'avait pas fait de testament.

— Lui, un testament ! s'écria Vadalen incrédule. Hélas ! comment eût-il songé volontiers au moment où sa fortune ne serait plus à lui ?

— Cependant, mon enfant, il a testé, et j'ai dans mon étude ce testament, scellé de ses armes, avec l'ordre de l'ouvrir trois jours après ses funérailles.

Vadalen le regarda avec une nouvelle surprise.

— Un testament ! Oh ! le connaissez-vous ? A-t-il donné de l'argent aux pauvres ?

Et dans sa simplicité si oublieuse d'elle-même, elle joignit instinctivement les mains.

Le notaire sourit. Il n'avait pas souvent devant lui de beaux yeux si limpides, ni des natures aussi désintéressées.

— J'ignore absolument, dit-il, le contenu du testament. Ainsi, M. de Cernay ne vous a jamais parlé à ce sujet ?

— Jamais.

Il y eut un silence, puis le vieillard demanda à Vadalen si elle viendrait dès le lendemain voir lady Hertford.

Elle rougit de timidité.

— Le faut-il vraiment ?

— Certainement... Il sera convenable de lui faire une visite à l'hôtel où elle descendra, puis vous viendrez avec elle dans mon étude, pour la lecture du testament.

Pauvre Vadalen ! Une véritable terreur s'empara d'elle à l'idée d'affronter cette terrible pa-

rente. Sa timidité et sa crainte ne s'accrurent pas peu lorsque Seizan, qui se dédommageait de sa longue claustration, vint lui raconter que l'hôtel du Lion-Rouge était mis en révolution par les télégrammes reçus depuis la veille.

XV

Elle n'en dormit pas. Quel accueil allait lui faire cette cousine inconnue ? En quelle pitié ou en quelle raillerie tiendrait-elle une pauvre petite provinciale qui, élevée dans une solitude absolue, ne savait ni marcher, ni saluer, ni parler comme les femmes du monde !

Ce fut en vain que M^{me} Aymard et Gertrude essayèrent de la rassurer. Quand, vers dix heures du matin, le notaire vint la chercher, elle était pâle à faire peur, et si tremblante qu'il ne put s'empêcher de s'étonner.

— Quoi ! mon enfant, vous que j'ai vue si courageuse dans la chambre de votre oncle, aidant à panser ses blessures, marchant au milieu des traces de sang, vous devenez faible et tremblante lorsque je vous emmène voir une personne dont, sachez-le bien, vous n'aurez jamais besoin, quoi qu'il arrive, puisque vous possédez une fortune indépendante !

Il la grondait doucement tout en franchissant avec elle le court trajet qui les séparait de l'hôtel, mais le cœur de Vadalen n'en battait pas moins fort lorsqu'il franchit le seuil, et demanda à voir lady Hertford.

— On va vous conduire chez elle... Ah ! M. Lesquen, dit l'hôtesse, c'est une bien aimable personne, qui est la moitié moins exigeante que toutes les belles dames qui viennent des environs pour les courses... Sa femme de chambre seule me donne du tourment, car elle se plaint de tout ; quant au vieux domestique, il parle bien le français, et il cause avec mon mari... Le voyez-vous, là, dans la salle du café ?

Vadalen vit un vieillard d'aspect éminemment respectable, vêtu de noir, et qui, assis à une table avec l'hôte, dégustait un verre de cognac.

— Un domestique ! murmura Vadalen, interdite. Il a l'air si distingué !

Le notaire reprit un sourire et lui fit signe de suivre l'hôtesse, qui les guidait elle-même dans l'escalier de pierre de son antique maison.

— Voilà un des griefs de la femme de chambre, dit-elle à voix basse et d'un ton indigné. Un escalier tout à fait commode, si large, et avec une rampe en fer forgé qui fait l'admiration des voyageurs ! Eh bien, elle s'écrie qu'il y fait froid, et qu'il y manque un tapis !

Elle s'arrêta sur le palier, et frappa à une porte du premier étage.

— J'ai démeublé une chambre pour l'arranger en

JOURNAL DES DEMOISELLES

14, rue Drouot, 14

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Les petits éventails, genre Empire, si recherchés des collectionneurs, sont aussi ceux que préfèrent nos belles mondaines aux eaux comme à la mer.

Ils se font généralement brodés de paillettes d'acier, d'argent ou même d'or, disposées de mille façons diverses. Les semis et les grecques semblent, en ce cas, tenir la corde des préférences. Quant aux fonds, ils sont en taffetas, en crêpe, en tulle ou en gaze, blanches de préférence, mais noires aussi, cependant, quelquefois.

Ces éventails, à peine grands comme la main, sont montés sur ivoire ou sur os, travaillé et également pailleté la plupart du temps. Il y a encore de charmantes montures en corne blanche, peinte et ajourée, en écaille pailletée ou rehaussée d'or, et enfin en bois laqué. Tout cela est affaire de goût, de prix, et surtout d'emploi, car l'éventail de jour et de ville doit sensiblement différer de celui du soir.

La mode des cheveux ondulés persistant, celle des petits peignes pour retenir les bandeaux est tout indiquée. Pour ceci, plus que pour toute autre chose, la simplicité est de rigueur, et l'écaille unie, préférable à tout. Pour le théâtre ou le bal, rien n'est plus joli que la petite bande de brillants recouvrant le dessus du peigne dans toute sa longueur. Celle-ci varie, suivant la forme du bandeau, de 5 à 15 centimètres.

Laissant de côté les accessoires pour nous entretenir de ce qui constitue le côté sérieux de la toilette féminine, je vous décrirai une longue mante dont on peut faire à volonté, et suivant le tissu employé, un manteau de voyage ou de pluie; un cache-poussière, ou une sortie de casino, utilisable à Paris comme sortie de bal ou de théâtre.

Cette mante tombe jusqu'au bas de la jupe de la robe. Elle est doublée en soie: si elle est foncée, la doublure doit correspondre, en clair, à la nuance du dessus, quel qu'en soit le tissu. De grands revers croisent le vêtement, devant. Ils sont ornés, du haut en bas, d'une belle broderie Louis XVI; un double petit collet recouvre les épaules, et une jolie ruche, en mousseline de soie, coupée par des touffes de fleurs de saison, entoure le cou.

Ce manteau, tout à fait distingué, est fort apprécié de toutes les femmes de goût.

En fait de robe, j'aime beaucoup un modèle en crêpe mordoré, dont la jupe est unie, sans exagération d'ampleur, et le corsage, légèrement drapé, avec des manches harmonieuses plutôt qu'immenses, dont tout le gantelet est boutonné à partir du coude jusqu'au poignet, le dessous croisant sur le dessus, ce qui, en l'ajustant, fait très bien aller la manche.

L'alpaga fait de plus en plus fureur en ce moment. En bleu et en gris, il est surtout apprécié pour le voyage. Dans ce tissu, on fait surtout la jupe unie, avec poches devant, sous-pattes de chaque côté du tablier, et jaquette ouverte sur un bouffant de fantaisie, rem-

plissant alors l'office d'un corsage et d'un vêtement réunis.

Les blouses en foulard, ou mousseline imprimée, permettent de porter la jupe sans la jaquette, ce qui est précieux par ce temps de chaleurs accablantes.

On porte aussi, mais comme toilettes plus habillées, des robes en drap blanc, avec incrustations de broderie genre Moyen âge. Ceci est du plus haut goût, mais demande une garde-robe très complète: car une robe de ce genre ne peut être qu'un supplément, non un fond. D'abord, c'est très susceptible; ensuite, on s'en lasserait aussi vite qu'on se trouve charmée de s'en parer une fois par hasard.

Variant encore une fois mon sujet, j'abandonne la toilette, à proprement parler, pour dire un mot du linge de maison.

Voici, entre autres, une garniture de lit remarquable dans un très beau trousseau:

Les draps sont en batiste-linon, c'est-à-dire d'une excessive finesse. Ils sont posés sur un transparent en marceline de soie rose. Le traversin est mobile; il est aussi enveloppé dans une taie en batiste-linon sur transparent de marceline rose; plus longue que le traversin, la taie est terminée par une haute dentelle, et serrée aux deux bouts par un long nœud. Tout cela forme un joli flou, de chaque côté du lit de milieu, adopté aujourd'hui presque généralement partout, quand la pièce est assez grande pour supporter ce genre d'ameublement.

Les draps dont je parle sont simplement ornés d'une fine guirlande de broderie au-dessus de l'ourlet à jour. Sur le milieu se détache un beau chiffre enlacé, genre Louis XVI, haut de 60 centimètres environ. Enfin, une belle valenciennes entoure la partie qui se rabat. Les taies d'oreiller sont absolument pareilles aux draps, sauf, bien entendu, que les dessins sont plus petits sur elles que sur ces derniers, et que la dentelle est un peu moins haute.

Les armoiries, quand on en a, peuvent, sur les draps comme sur les nappes, remplacer le chiffre. Mais, sur le linge de corps, le chiffre seul est admis.

On ne fait d'exception que pour les mouchoirs, et encore faut-il que ce ne soit qu'en faveur de quelques-uns, très habillés, par conséquent très élégants.

Les grands chapeaux du temps de Marie-Antoinette ont beaucoup de grâce. Leurs hauts panaches sont très seyants; et les plus simples, ceux qui ne sont ornés que de fleurs, ou d'un beau nœud de dentelle, sont non moins appréciés. Ils ont, en dehors du côté artistique, le précieux avantage de garantir le teint contre les ardeurs du chaud soleil d'été.

Les ombrelles blanches font fureur. Elles sont avantageuses au teint; et, comme les ombrelles noires, elles vont un peu avec toutes les robes, et peuvent se porter à tous les âges. On les fait unies, ou garnies de den-

telle, doublée ou non, et parfois simplement montées sur un manche en bois naturel cravaté de ruban blanc.

Les ombrelles rayées noir et blanc sont légion. Mais en taffetas changeant elles sont moins nouvelles et moins bien portées.

Pour la campagne, on trouve, même en coton, de charmantes fantaisies. Je ne saurais trop les recommander surtout pour les jeunes filles et pour les enfants.

MARIE-BERTHE.

Le numéro du 20 juillet de l'édition hebdomadaire (blanche) donne, dans le 7^e Album de travaux : Sachet, étui à crochet, petit seau, objets pour loterie. — Cadre pour appliquer un éventail ancien. — Coussin de pied. — Tricoteuse Empire. — Deux angles belle broderie au point de croix pour nappe. — Sac à ouvrage. — Couverture de missel. — Album pour photographies.

Prix du numéro : 1 franc.

VISITES DANS LES MAGASINS

S'il vous faut un léger costume pour achever la saison, vous trouverez, mesdames, chez M^{me} Thirion, 47, boulevard Saint-Michel, de charmantes robes avec corsage-blouse, très agréables à porter, d'une coquetterie plaisante et à des prix engageants, 60 et 70 fr. Très gentilles étoffes créponnées en coton ou en laine; fantaisies de toute sorte qui, sous l'habile direction de M^{me} Thirion, se transformeront en charmantes toilettes faisant honneur et à la personne qui s'en parera et à la couturière.

Désirez-vous un costume de voyage, voici de solides tissus de teintes neutres, jaspés ou mouchetés de couleur. Façon pratique. Jupe simple et petite casaque-corsage ouverte sur un plastron quelconque; poche sur la poitrine, poche sur la basque pour la plus grande commodité de l'excursionniste. S'il vous faut, pour quelques réunions; lunchs, sauteries, matinées, concert au casino, une toilette un peu habillée, mais relativement simple, vous choisirez un joli taffetas changeant dont la garniture se composera de gaze crépée, de dentelle, de nœuds, le tout très coquettement manié par des doigts habiles que guide un bon goût parisien. Nommons encore les robes en mousseline, en gaze et en foulard.

Nous recommandons tout particulièrement à nos abonnées la Teinturerie Européenne, 26, boulevard Poissonnière, pour la teinture, sans les découdre, des robes, jupes, etc., etc. C'est la spécialité de cette très bonne maison. Une robe défraîchie, ainsi reteinte, dans la couleur désignée, terminera la saison et procurera une certaine économie. Les jupes dépareillées pourront se teindre et se porteront avec la blouse, ou la jaquette, ou un corsage quelconque. Par ce système, l'on se trouve avoir presque une jupe neuve qui, selon la bonté de l'étoffe, pourra faire encore un long usage. Les blouses et les corsages sont très bien nettoyés; nous engageons les personnes en villégiature à les envoyer à la Teinturerie Européenne, qui se hâtera de les remettre à neuf et de les expédier promptement.

L'ancienne maison Sajou, Lefèvre et Cabin successeurs, 74, boulevard de Sébastopol, se charge d'expédier, à toutes les personnes désireuses d'employer

leurs heures de loisir à faire un ouvrage de fantaisie utile ou une tapisserie, tous les assortiments nécessaires et les renseignements indispensables pour l'exécution du travail.

En ce moment, la maison Sajou expédie, nous pouvons dire par toute la France, cette charmante lingerie de table dont la vogue grandit toujours. Ce sont des chemins de table, des napperons, des dessous de compotiers, des services à thé, à lunchs, des couvre-théières, d'une grande variété de dessins et de broderies. C'est une fureur que ce genre d'ouvrage, que l'on voit dans toutes les mains féminines, depuis la jeune fille jusqu'à la grand'mère. Broderies de coton, de soie lavable, de fil de manille sont d'un effet charmant; elles égalent la table et d'un accessoire qu'elles étaient, sont devenues obligatoires pour toute femme coquette de son service. La maison Sajou s'est donc préoccupée de créer des modèles en dehors du courant.

Voici le côté fantaisie; passons au classique, à la tapisserie. Très jolies les chaises Louis XV et Louis XVI, styles très en vogue; les fauteuils et les paravents, les banquettes et les tabourets sont de style pur, dessins, reproductions d'anciennes tapisseries. Les laines de l'assortiment d'une tapisserie sont comptées à raison de 7 fr. les 500 grammes.

Par les chaleurs torrides, les cheveux tombent fréquemment, par suite de la transpiration. Pour en arrêter la chute, il faut avoir recours à une très bonne pommade qui fortifiera la racine des cheveux.

La Pommade philocome veloutée, du pharmacien-chimiste Grandclément, est, nous dit-on, d'un excellent usage.

Les cheveux, dit M. Grandclément, tombent uniformément ou par places; dans le premier cas, écartez avec soin les cheveux et frictionnez directement tout le cuir chevelu; dans le deuxième, enduire légèrement les parties dénudées. L'opération se fait tous les deux jours, le soir en se couchant; après la troisième opération, suspendre pendant huit jours, puis recommencer. Sous l'influence de la pommade apparaîtront bientôt de légers duvets, presque imperceptibles, qu'il faudra de temps en temps couper ras pour les rendre

plus fournis et les ramener à leur couleur naturelle.

La Pommade philocomme veloutée exhale un parfum doux et discret; elle enlève les pellicules, arrête les démangeaisons, empêche les cheveux de tomber et leur donne de la souplesse. Prix: 2 fr. contre timbres ou mandat-poste de préférence, adressés à M. Grandclément, l'inventeur, à Orgelet (Jura). Refuser tout pot qui ne serait pas revêtu de sa signature.

Un des meilleurs dentifrices est sans contredit l'Eau du docteur Pierre, qui joint au plus agréable parfum des qualités hygiéniques très appréciées. La fraîcheur qu'elle laisse à la bouche, le parfum qu'elle donne à l'haleine sont persistants.

Nous dirons que l'Eau dentifrice du docteur Pierre préserve les dents de la carie, qu'elle l'arrête, que son usage continu raffermi les gencives et prévient les douleurs et le déchaussement des dents. Elle entretient la blancheur de l'émail et lui donne de l'éclat; en un mot, la coquetterie et l'hygiène y trouvent leur compte.

Il y a tant de préparations malfaisantes, que nous engageons à ne se servir, pour les soins de la bouche, que d'une eau bien connue et dont le nom de l'inventeur est un gage assuré de très bonne fabrication. C'est le cas pour le dentifrice recommandé.

C. L.

La Crème Simon doit être la première préoccupation de la femme élégante qui prépare ses déplacements. On en trouve, il est vrai, dans tous les grands centres, mais il est bien plus pratique d'avoir là, sous la main, cette excellente crème réparatrice qui vous rend, après une nuit de voyage, fraîche et rose comme si vous sortiez du bain. C'est le talisman de beauté avec lequel on ne redoute ni le soleil, ni les piqûres, ni les irritations de la peau. Il faut s'adresser, pour ce produit, à la Maison Simon (13, rue Grange-Batelière, Paris).

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES n° 5053

Modèles de M^{me} Thirion, boulevard Saint-Michel, 47

PREMIÈRE TOILETTE. — Robe en voile bleu pâle broché de blanc. Corsage à taille ronde et fichu de mousseline de soie blanche, croisant devant et tournant autour de la taille derrière pour revenir tomber devant en un pan plissé; manches mi-longues, avec volant de mousseline de soie.

DEUXIÈME TOILETTE. — Tissue blanc semé de pois brochés mais; quilles d'entre-deux de dentelle sur la jupe, et choux de ruban mauve disposés le long de ces quilles. Corsage froncé avec entre-deux de dentelle; manche froncée sortant de dessous un jockey plat bordé de dentelle; ceinture et tour de cou en ruban mauve.

COSTUME DE PETITE FILLE. — Robe en toile glacée rose, ornée de plis dans le bas. Corsage à empiècement coulé bordé d'un petit volant de dentelle, avec pointe coquillée tombant devant jusqu'à la taille; petite manche bouffante, avec grand sabot de dentelle. Ceinture à deux pans flottants partant de deux petits choux.

IMPRESSION SUR ETOFFE

DEUX DESSOUS DE COMPOTIER, dessin Louis XVI, sur toile granitée. (Nos abonnées recevront en septembre deux autres dessous d'un genre différent.)

REVUE PARISIENNE

Les Parisiennes sont toujours à l'affût de ce qu'elles nomment les bonnes occasions, c'est-à-dire la vente des coupons à prix réduit leur permettant de s'habiller élégamment moyennant une dépense aussi réduite que possible; nos abonnées de la province seraient sans doute bien aises de connaître ces occasions, et je vais signaler la mise en vente des coupons dans la maison Roullier frères, 27, rue du Quatre-Septembre.

En ce moment, la mode favorisant les corsages-blouse en étoffe autre que celle employée pour la jupe, l'indication de cette mise en vente apparaît avec une opportunité évidente. Tous les tissus y sont représentés, depuis les foulards, les lainages légers, ou même transparents, jusqu'aux lainages plus épais, aux draps légers destinés aux premières robes de l'automne naissant; le choix est donc considérable, qu'il s'agisse d'une jupe d'un corsage-blouse, d'une robe d'enfant, d'un manteau cache-poussière, collet ou manteau de voyage et d'automne.

Ils ont aussi les Plaids Highland Rugs pour bains de mer et voyages.

Le *Petit collet écossais* pour dames et fillettes, longueur 54, prix, 45 fr., enfants; 50 fr., dames.

Le *Mac-Donald*, collet à double pèlerine, longueur 0 m. 67, revers, col et capuchon, soit uni, soit écossais, 75 fr.

Le *Mac-Intosh*, pèlerine demi-longue, avec col-revers et capuchon, soit uni, soit écossais, longueur 0 m. 80, 75 fr.

Le *Mac-Laurin*, grand manteau, avec petite pèlerine, longueur 1 m. 45.

Indiquer, pour les mesures à donner: le tour du cou pris sur le corsage et le contour de poitrine par dessus les bras, puis dire si on désire le capuchon, le revers et le col en uni ou en écossais.

FEUILLET DE BRODERIE

Couronne de comte et couronne de marquis. — Petit alphabet au plumetis pour trousseau. — Alphabet, lettres droites, plumetis et point de sable. — Alphabet couché, plumetis. — Alphabet pour mouchoirs, plumetis.

HUITIÈME ALBUM DE TRAVAUX

Pelote, broderie rococo. — B P. — Coin de mouchoir. — Serviette à fruits. — J B. — G R. — Augustine. — Boîte à bijoux. — M L. — point de croix. — R R. — Corsage-tailleur. — J V. — Costume en crépon gaufré. — Collet en moire et dentelle. — J M. — Napperon (bordure de bleuets). — D D. — R B. — Jeanne. — Gabrielle. — Croquis et dessin du sac à ouvrage donné en couleur. — Capulet. — Dentelle au crochet. — Chemisette de baby. — P M. — Branche de fleurs. — Porte-brosse. — Chemise de jour. — Devant de corsage. — A R. — point à la croix. — Mouchoir. — Chemise de nuit. — Jeanne. — Corbeille à pains. — H L. — point de croix. — Porte-allumettes.

PATRON, FEUILLE VIII

PREMIER CÔTÉ

CORSAGE-TAILLEUR, page 3. } Album
COLLET EN MOIRE ET DENTELLE, page 3. } d'août.

DEUXIÈME CÔTÉ

CORSAGE, costume en crépon gaufré, page 3. } Album
CAPULET DE BABY, page 5. } d'août.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

Sur la manière d'augmenter ou de diminuer les Patrons pour les mettre à sa taille

Les Patrons découpés donnés par le *Journal des Demoiselles* sont, à de rares exceptions près, coupés sur une taille moyenne, bien proportionnée et d'une attitude régulière, c'est-à-dire ayant 46 cent. de demi-contour, 30 cent. de demi-ceinture, et 40 cent. de longueur du dos.

Ces Patrons, à l'aide de quelques petites rectifications que nous allons indiquer, peuvent être utilisés même pour des personnes n'ayant pas exactement les proportions de la taille moyenne, pourvu toutefois que la différence de grosseur ou de longueur ne soit pas excessive, c'est-à-dire ne varie pas en plus ou en moins de 2 à 3 centimètres pour les longueurs, et de 4 à 5 centimètres pour les grosseurs.

Ainsi si nous voulons utiliser le patron de taille moyenne pour une personne ayant 38 centimètres de longueur de dos au lieu de 40 centimètres, nous aurons à relever la ligne de taille de 2 centimètres, comme nous l'indiquons sur noire croquis par une ligne pointillée

Si, au contraire, la personne a 42 centimètres, nous ferons la rectification contraire en suivant la ligne de traits ---.

Voilà pour les longueurs.

Si c'est dans la grosseur que se trouve la rectification à faire et que nous ayons à réduire ou à augmenter notre ligne de ceinture, nous diviserons notre différence en parties égales sur chaque couture en suivant la ligne pointillée . . . pour augmenter, et la ligne de traits --- pour réduire.

Exemple : Pour augmenter notre grosseur de demi-ceinture de 3 centimètres, nous fermerons notre arrière-pince de 1 centimètre et nous augmenterons nos petits côtés d'un demi-centimètre sur chaque couture, sans toucher ni à notre dos, ni à notre pince du devant.

Si, au contraire, notre demi-ceinture est trop large de 3 centimètres, nous ouvrirons notre arrière-pince de 1 centimètre et nous réduirons d'un demi-centimètre sur chaque couture de nos petits côtés.

Si c'est sur la ligne de poitrine que la rectification est nécessaire, le procédé est un peu différent.

Pour augmenter notre grosseur de poitrine de 1 et même 2 centimètres, il nous suffira de ressortir d'autant notre ligne de devant, car c'est généralement sur le devant et par excès de poitrine que le corsage peut manquer de largeur.

Tandis que si nous avons à la réduire, la rectification devra porter à la fois et sur la ligne du devant et sur les petits côtés.

Il nous reste à parler de l'attitude.

Cette rectification est assez délicate et s'opère dans le haut du corsage.

Si la personne que nous habillons a une attitude voûtée, nous aurons à élever le haut du dos et à baisser le haut du devant comme l'indique la ligne pointillée

Si l'attitude est, au contraire, renversée, nous abaisserons le haut du dos, nous élèverons le haut du devant en suivant la ligne de traits ---.

Voilà les quelques rectifications à faire à nos patrons pour les approprier à des tailles différant un peu de celle pour laquelle ils ont été coupés : mais, nous le répétons, il ne faut pas que cette différence soit trop grande, et si elle excédait les proportions que nous avons indiquées plus haut, il serait plus prudent de nous envoyer les mesures de la personne afin que nous lui fassions couper un patron à sa taille.

Dans ce cas, voici les mesures à nous envoyer :

1° *Longueur du dos.* — De la nuque à la ligne de ceinture, dos.

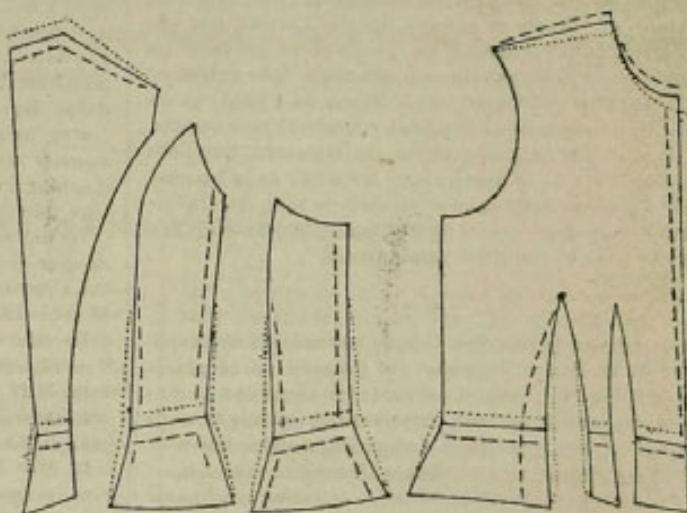
2° *Longueur du côté.* — De l'entournure à la ligne de ceinture, côté.

3° *Longueur du devant.* — Du cou à la ligne de ceinture, devant.

4° *Contour de poitrine.* — Passer le centimètre sous les bras, entourer le buste de façon à ce que le centimètre passe sur la partie la plus développée du dos et de la poitrine.

5° *Tour de ceinture.*

6° *Longueur du bras.* — Prise à la saignée jusqu'à l'entournure et de la saignée au poignet.



TARIF DE NOS PATRONS SUR MESURE

| | En papier. | En mousseline, montés. |
|--|------------|------------------------|
| Corsage. — Jaquette. — Collet. — Jupe. — Mante et objets de lingerie. . . | 1 25 | 2 50 |
| Peignoir. — Robe princesse. — Manteau. — Jupe de mariée. — Vêtement complet de fillette. | 1 50 | 3 00 |

VÊTEMENTS D'HOMMES ET GARÇONNETS (PATRON PAPIER)

| | |
|---|------|
| Pantalon. — Veston. — Jaquette. — Gilet. — Capuchon. | 1 25 |
| Pardessus. — Redingote. — Habit. — Vêtement complet de garçonnet. | 1 50 |

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

salon, reprit-elle, parlant toujours bas. Il paraît que les Anglaises ne voudraient recevoir personne dans leur chambre à coucher...

La porte s'ouvrit, et une femme entre deux âges, à l'air froid et pincé, apparut à leurs regards, vêtue d'une robe de soie noire de forme un peu austère.

Vadalen crut voir sa parente et salua profondément.

— Puis-je voir lady Hertford? demanda M. Lesquen, souriant malgré lui.

— Elle s'habille... Vous pouvez l'attendre, dit l'Anglaise d'un ton maussade et en mauvais français.

Elle disparut par une porte intérieure, et Vadalen, toujours tremblante, essaya de se distraire en regardant les objets, nouveaux pour elle, placés sur les tables et les chaises. Il y avait d'abord une mante de voyage en soie terne et foncée, doublée de violet, et d'une élégance sobre qui la frappa, puis un sac ouvert, dont la riche garniture d'argent était un vrai travail d'art. Un flacon en or ciselé était posé près d'elle, à côté d'un buvard en maroquin orné d'un chiffre et d'une couronne. Enfin, bien en vue dans un cadre à la fois sobre et riche, il y avait la photographie d'un homme de vingt-cinq ans environ, dont la figure était d'une beauté frappante.

Elle avait à peine eu le temps d'examiner ces objets, qui, évidemment, suivaient partout lady Hertford et lui reconstituaient, dans quelque endroit qu'elle se trouvât, un fonds d'habitudes et comme l'ombre d'un *home*, lorsque, une porte s'ouvrant, cette dame elle-même entra dans la chambre.

La surprise, — une surprise soudaine, immense, — rendit un instant Vadalen immobile.

Ni la distinction un peu austère de M^{me} Aymard, ni la grâce de Gerty, ni les élégances de quelques femmes riches de Plesnou, entrevues à l'église, ne l'avaient préparée à l'impression que devait lui causer lady Hertford, et dans cette impression, ce qui dominait peut-être, c'était la surprise de la trouver si jeune.

Lady Hertford avait été une beauté. Lorsque son mari s'éprit d'elle dans une de ces rencontres singulières que rien n'a semblé amener, et lorsqu'elle arriva en Angleterre, elle devint immédiatement la reine de la *season*, et les *Keepsakes*, les *Books of beauties* reproduisirent à l'envi son visage. M. Lesquen avait dit à Vadalen qu'elle avait passé cinquante ans, et, aux yeux inexpérimentés de la jeune fille, elle en paraissait trente. Comment, en effet, Vadalen eût-elle connu les secrets qui, pénétrés d'un regard par les femmes du monde, composaient à sa cousine un teint frais et une chevelure brillante? D'ailleurs, il faut dire que lady Hertford était restée belle, et que l'âge n'avait presque rien ôté à l'élégance de sa taille, à la pureté de ses traits et à l'éclat de ses yeux. Enfin, une toilette d'intérieur, qui parut à la jeune fille le comble du luxe, rehaussait toute sa personne.

En somme, Vadalen avait devant elle une femme d'une taille élevée et souple, à la fois gracieuse et imposante, vêtue d'une longue robe un peu vague, en étoffe de soie noire toute ornée d'un fouillis de dentelles. Une montre ancienne, attachée à son corsage, des bagues étincelantes, un très simple, mais très lourd bracelet d'or frappèrent d'admiration la jeune fille, qui n'avait guère vu de bijoux.

Elle enveloppa Vadalen, qui rongissait, d'un regard investigateur, — un de ces regards de femme du monde qui voient beaucoup en une seconde, puis sourit et lui tendit la main.

— Il paraît, dit-elle, que nous sommes parentes. J'ai quitté depuis si longtemps mon pays que je ne suis plus guère au courant de ma propre famille. D'ailleurs, je n'ai jamais habité la Bretagne, et ce pauvre M. de Cernay était, je crois, le seul de mes cousins que j'eusse jamais vu...

Elle désigna un siège à Vadalen, serra la main de M. Lesquen, et s'assit elle-même, tournant le dos à la fenêtre.

Sa voix était une musique. Elle avait pris l'accent anglais, mais tel que l'ont les grandes dames, et à un degré assez affaibli pour qu'il semblât un charme de plus; ses manières étaient pêtées de grâce et de distinction, à la fois imposantes et affables.

— Vous êtes bien pâle, mon enfant, dit-elle au bout d'un instant, quand les couleurs qui avaient rougi les joues de la jeune fille se furent effacées. Etes-vous toujours ainsi, ou subissez-vous encore les traces de votre horrible émotion? — Car vous étiez dans la maison de M. de Cernay lors de cet épouvantable drame...

Un frisson agita Vadalen. Ses nerfs n'étaient pas remis de l'ébranlement qu'elle avait ressenti, et lorsque sa pensée se reportait à ces scènes si horribles et si récentes, elle se sentait détaillir.

— Cela vous impressionnerait-il trop violemment de me raconter cette terrible histoire?

Raconter, — parler longtemps de suite, — se voir écoutée par cette personne imposante, c'était, pour Vadalen, aussi pénible que de revenir sur ces souvenirs cruels. Elle fit cependant appel à son courage, et raconta d'une voix tremblante ce qui s'était passé.

— Ce que M^{lle} de Penguidy ne dit pas, ajouta le vieux notaire, qui éprouvait une véritable sympathie pour Vadalen, c'est qu'elle a été admirable de force, d'énergie, de dévouement. Elle n'a pas quitté son oncle, elle l'a elle-même préparé à mourir, et elle a certainement adouci ses derniers moments.

— Il vous aimait beaucoup? demanda lady Hertford, se tournant vers la jeune fille.

Celle-ci hésita à répondre.

— A ce moment-là, je l'ai pensé, dit-elle. Il me regardait avec une expression si attendrie!

— Et auparavant, vous témoignait-il de l'affection?

— Oh ! ce n'était point dans sa nature ; je croyais lui être bien indifférente. Et cependant, ajouta-t-elle, les larmes aux yeux, j'étais toute prête à l'aimer s'il l'eût voulu ; j'étais si terriblement isolée !

— Vraiment ? dit lady Hertford avec intérêt. N'aviez-vous point d'amies de votre âge ? N'alliez-vous pas en pension ?

— En pension ! répéta M^e Lesquen. C'eût été une dépense inutile, et M. de Cernay n'en admettait pas.

— Cependant, cette enfant n'était pas dénuée d'argent ?

— Il était avare pour elle comme pour lui... Il l'a tenue dans une solitude effroyable, et elle se serait atrophiée dans une ignorance absolue si une âme compatissante n'avait trouvé moyen de s'occuper un peu d'elle... Et que dire de l'existence matérielle qu'il menait ! ajouta le vieillard avec indignation. Cette enfant eût souffert de la faim sans le dévouement d'une servante.

Une pitié réelle se peignit sur le visage de lady Hertford ; mais Vadalen, devenant soudain toute rose, posa la main sur le bras du notaire.

— Oh ! je vous en prie, dit-elle avec émotion, ne parlez pas mal de lui *maintenant* !

— Respectons les morts, dit M^e Lesquen, s'inclinant en souriant. Vous plaît-il, milady, de venir entendre la lecture du testament ?

— Sans doute... Je suis à vous dans un instant... C'est tout près d'ici ?

— A deux pas.

Elle rentra dans la chambre voisine, et Vadalen admira encore la noblesse et la grâce de sa démarche. Au bout de quelques minutes elle revint, coiffée d'un chapeau rond chargé de plumes et d'une mante de voyage très simple.

Il y avait, de l'hôtel à la maison du notaire, une très courte distance. Les rares passants éprouvèrent une vive curiosité, et Vadalen se sentit toute troublée d'être rencontrée aux côtés de cette dame, si différente des habitantes de Plesnou, et avec qui elle-même offrait un si frappant contraste.

Quelques minutes après, toutes deux étaient assises dans l'étude du notaire, attendant l'ouverture du testament avec la même tranquillité apparente, mais non avec les mêmes sentiments.

Vadalen ne doutait pas que son oncle n'eût légué sa fortune à son héritière naturelle. Lady Hertford avait, elle, des raisons spéciales pour en douter, et ses espérances n'avaient pu se fonder que sur l'absence de testament ou sur l'invalidité d'un testament existant.

L'impassibilité de son beau visage, contrastant avec le léger tremblement de ses mains, eût été piquante pour un observateur ; mais le notaire était tout occupé à essuyer ses lunettes, et Vadalen n'était pas encore habituée à déchiffrer les nuances des visages humains.

M^e Lesquen prit enfin l'enveloppe scellée aux armes de M. de Cernay. Le silence était si profond

que le léger craquement des cachets de cire qu'il brisait devenait perceptible. Vadalen suivait ses mouvements avec une attention émue : elle était impressionnée à l'idée d'entendre ce message d'outre-tombe, et en songeant que celui qui avait écrit ces lignes dormait dans une tombe sanglante.

Le notaire lut ce qui suit, d'une voix lente, solennelle et monotone, sans manifester aucun étonnement :

« Moi, Lucien-François-Georges de Cernay, libre de tester et possédant toutes mes facultés, j'exprime ainsi qu'il suit mes dernières volontés :

« Je lègue à Elisabeth de Frelles, lady Hertford, un coffret en malachite contenant des lettres. Ces lettres, elle les reconnaîtra : ce sont celles par lesquelles elle m'exprimait d'abord une trompeuse affection, puis ses prétendus regrets de céder aux vœux de son père en m'abandonnant pour un nom et une fortune.

« Je donne tout ce que je possède, biens, meubles et immeubles, à ma petite cousine Madeleine-Marie-Gabrielle de Penguidy, à la seule charge d'entretenir le tombeau de ma mère.

« Qu'elle sache que sa douceur et sa sincérité ont touché un cœur qui ne se croyait plus accessible à rien d'humain.

« Je désigne M^e Lesquen comme mon exécuteur testamentaire.

« Fait à Plesnou, le 20 mai 18...

« L. DE CERNAY. »

Le notaire cessa de lire, mais le silence continua à régner, pesant, pénible. Il replia le testament et leva les yeux sur les deux femmes. Le visage de lady Hertford était altéré, et elle mordait sa lèvre tremblante. Quant à Vadalen, elle était à la fois frappée de surprise d'apprendre ainsi soudainement le nom de celle qui avait exercé sur la vie de son oncle une si cruelle influence, et émue d'apprendre que, dans ce cœur desséché, un sentiment d'affection si étrange, si caché qu'il fût, avait germé pour elle. Quant à cet héritage qui lui tombait des nues, on peut dire en toute vérité qu'elle y était insensible. Elle n'avait pas conscience de ce qu'est l'argent, et le testament de son oncle ne représentait en ce moment pour elle que la preuve d'un sentiment qu'elle regrettait de n'avoir ni deviné ni rendu.

Lady Hertford rencontra le regard à la fois étonné et effrayé de la jeune fille, et, composant son visage par un effort suprême, elle essaya de sourire.

— Je pense, dit-elle, s'adressant au notaire, que ce testament est en règle ?

— Absolument ; on n'y saurait trouver matière à la plus légère contestation. En désirez-vous une copie ?

— Oui, s'il vous plaît, bien que ce soit très inutile... Je regrette, ajouta-t-elle, raffermissant sa

voix, que mon cousin ait conservé un souvenir si amer d'une histoire de jeunesse dans laquelle je n'ai pas joué le rôle odieux qu'il prétend... J'étais très jeune, — j'avais seize ans... Mon père me contraignit à accueillir sa recherche. Il était beaucoup plus âgé que moi, déjà misanthrope et bizarre... J'eus le tort d'obéir à des parents que je craignais, et d'avoir peur de la pauvreté qui était mon partage... Et après, lorsque mon cœur parla, lorsque mon père lui-même me poussa à rompre un engagement qui ne me promettait pas le bonheur, j'eus tort encore, je le sais... Mais j'avais seize ans, je le répète... Je brûlerai ces lettres, dans lesquelles il a dû lire plutôt ce qui était sa chimère que la réalité, et je vous prierai, monsieur, si le coffret qui les contient a quelque valeur, de le faire vendre au profit des pauvres...

Vadalen écoutait avec une attention intense. Elle se souvenait des paroles amères jaillies du cœur de son oncle, la veille de sa mort ; il avait prétendu alors rejeter sur une femme légère et inconsciente la terrible responsabilité de sa vie. Vadalen ressentait encore toute la terreur de ce souvenir, en même temps qu'elle souhaitait secrètement de trouver une excuse à cette femme si belle, si séduisante, pour laquelle elle éprouvait à la fois de la crainte et de la sympathie.

Lady Hertford rencontra encore une fois son regard attaché sur elle ; et, soit qu'elle désirât réellement à son tour la sympathie de cette jeune fille au cœur candide, soit qu'elle eût un intérêt quelconque à ne pas lui apparaître sous un jour défavorable, elle lui tendit la main.

— Si j'ai eu vraiment des torts envers M. de Cernay, dit-elle, j'en suis punie sévèrement, car j'ai un fils, un fils très cher dont cette fortune eût fait non seulement la situation, mais le bonheur... Du moins, je suis heureuse qu'elle tombe entre vos mains, mon enfant ; votre sort sera brillant désormais, et c'est une juste compensation à la tristesse de votre enfance. Et maintenant, monsieur Lesquen, vous suis-je encore nécessaire ici ?

Quelle que fût l'étendue de sa déception (et Vadalen sentait qu'elle s'accroissait de tout son regret maternel), elle en avait dominé l'amertume, du moins en apparence, et elle était aussi maîtresse d'elle, ses manières redevenaient aussi nobles et gracieuses que si elle ne venait pas de perdre à jamais une fortune.

— J'avais espéré, milady, que vous voudriez bien assister au conseil de famille qui va décider du sort de M^{lle} de Penguidy.

Lady Hertford regardait Vadalen et semblait réfléchir.

— Ce conseil de famille, qu'il composera donc ?

— J'avais déjà télégraphié à un cousin de M. de Penguidy, qui est capitaine de vaisseau, mais il est au Tonkin. Le juge de paix et moi pourrions assembler incessamment d'autres membres de la famille, si vous le désirez.

— Très volontiers.. Mais ne direz-vous pas à cette enfant à combien se monte sa fortune ?

— Cela me serait bien impossible, je l'ignore moi-même.

— Quoi ! M. de Cernay n'avait-il jamais recours à vous ?

— Le moins souvent possible. Il avait eu environ deux cent mille francs de ses parents ; puis, il y a vingt-cinq ans environ, il avait hérité de deux millions d'un de ses oncles, établi depuis longtemps au Brésil. Il a dû, naturellement, faire fructifier sa fortune et économiser des sommes énormes.

— Et le vol qui a été cause de sa mort ?

— Il semble que l'assassin, surpris, n'a presque rien emporté.

— Et cet assassin ?

— On le recherche, mais comme personne ne l'a vu, il est difficile de le découvrir ; ce doit être un vagabond, un passant. Aujourd'hui même, nous ferons des recherches pour établir l'identité de M^{lle} Madeleine...

Madeleine avait écouté avec stupeur. Elle était plutôt effrayée que contente de se voir tout à coup si riche, et elle pensa qu'elle eût donné tout cela pour l'amour de Norbert. Après tout, qu'est l'argent sans le bonheur ?

— Voulez-vous venir déjeuner à mon hôtel, Madeleine ? demanda tout à coup lady Hertford.

Vadalen rougit.

— M^{me} Aymard m'attend, dit-elle timidement.

— Et qui est M^{me} Aymard ?

— L'amie qui m'a si souvent recueillie, consolée, qui m'a instruite, dirigée, même de loin... Sa fille est ma chère, ma seule amie... Et son fils, ajouta-t-elle, rougissant malgré elle et cédant au besoin inconscient de parler de Norbert, même à une inconnue, son fils, qui est médecin, est venu secourir mon pauvre oncle.

Lady Hertford ne pouvait manquer de deviner ce que veut dire une rougeur soudaine et brillante fleurissant un pâle visage au souvenir d'un jeune homme.

— Ce jeune médecin habite Plesnou ? demanda-t-elle négligemment.

— Il est reparti hier...

Et un soupir involontaire échappa à la pauvre Vadalen.

Elle se tourna vers M^{re} Lesquen et ajouta avec une intonation suppliante :

— Je resterai avec M^{me} Aymard, n'est-ce pas ? Je sais qu'elle désire me garder, et comme Norbert disait qu'un changement d'air était nécessaire pour mes nerfs en ce moment, elle m'a offert de m'emmener à Pau, où elle va passer l'hiver avec Gertrude...

— Tout l'hiver !... Chez une étrangère !... Ne serait-ce pas indiscret ? dit doucement lady Hertford. J'avais eu une autre idée... C'était de vous emmener, demain on après-demain... Car, en effet, un changement de milieu vous est bien nécessaire,

ma pauvre petite... Pourquoi me regardez-vous ainsi? Est-ce que je vous fais peur? J'en serais désolée... Même quand on ne s'est pas connu, la parenté établit un lien, un lien très réel, quelquefois très doux, et le seul, voyez-vous, qui compte aux yeux du monde... Mais ne répondez pas maintenant... Il faudra, d'ailleurs, nous soumettre à ce que décideront vos tuteurs... Venez-vous déjeuner?

— Elle a hâte d'aller annoncer ce qui arrive à ses amis, dit le bon M^e Lesquen, voyant l'embarras de Vadalen et venant à son secours.

— Oh! c'est très juste... J'espère, cher monsieur, que vous ne verrez pas une vulgaire curiosité, mais un intérêt réel dans la demande que je vais vous adresser de me faire part de vos recherches chez M. de Cernay.

— Madame, il n'y a pas à en faire mystère à une personne de la famille.

— Et ne dinerez-vous pas avec moi, Madeleine? Je suis très seule ici, mon enfant...

— Madeleine accepta, rougissante; et quelques instants après, elle se trouvait seule avec le notaire, se dirigeant vers la maison de M^{me} Aymard.

— Je ne vous ai pas félicitée, dit M^e Lesquen, parce que la présence de lady Hertford me gênait un peu... Je suis sincèrement heureux pour vous, chère mademoiselle Madeleine.

— Et moi je suis effrayée, oh! vraiment effrayée! Deux millions, c'est trop!

— Vous les emploieriez bien, mon enfant... Ce sera sans doute bien plus de deux millions...

— Quelle responsabilité!... Et me donnera-t-on dès maintenant de l'argent?

— Certainement.

— Oh! mon Dieu!... Je pourrai donner aux pauvres...

Elle se tut, et M^e Lesquen se sentit ému de ce seul mot, échappé dans ce qui, pour beaucoup, eût été un enivrement égoïste. Il s'arrêta devant la porte de M^{me} Aymard, serra chaleureusement la petite main de Madeleine, et alla frapper à la maison de M. de Cernay.

Vadalen entra dans le salon.

— Eh! bien, et ta cousine anglaise?

— Et le testament de M. de Cernay?

Ces deux questions furent proférées en même temps par la mère et la fille.

Vadalen prit leurs mains et les réunît dans les siennes.

— Peut-être serai-je très contente plus tard... Peut-être que je ne comprends pas bien ce qui m'arrive... Mais je ressens une angoisse si grande... Mon oncle m'a tout donné...

Sa voix faiblit en prononçant ces mots, M^{me} Aymard devint blanche comme de la cire et Gerty s'écria d'une voix altérée :

— Tout, Vadalen? Et c'est beaucoup?

— Plus de deux millions, beaucoup plus, dit M^e Lesquen.

Il y eut un silence, et Vadalen, inquiète tout à coup, s'écria :

— Ah! vous êtes comme moi, vous êtes effrayées de la terrible responsabilité qui m'incombe!

M^{me} Aymard fit un effort évident, attira Vadalen dans ses bras, et l'embrassa avec une émotion presque nerveuse.

— Non, je ne suis pas effrayée... Tu es trop généreuse pour ne pas employer cet argent pour le bien.

— N'est-ce pas? Il faut le purifier, il faut donner pour moi et pour mon oncle... Ce sera mon acte de reconnaissance envers sa mémoire, mon devoir envers lui... Oh! chère madame, je n'ai d'abord senti aucune joie; mais, maintenant, je pense que je pourrai donner!

Et elle fondit en larmes.

Gerty et sa mère l'embrassèrent tendrement, et Vadalen était trop émue, trop bouleversée en ce moment pour remarquer ce qu'il y avait de contrainte, d'effort presque douloureux dans leur sympathie.

— Il faut que j'aie le dire à Seizan! s'écria-t-elle tout à coup. Vous voulez bien m'attendre un peu, n'est-ce pas? Oh! comme je vais la gâter à mon tour!

Elle sortit en hâte, et M^{me} Aymard regarda sa fille, qui fondait en larmes.

— Si, si riche! murmura-t-elle. Pauvre Norbert!

Et la mère et la fille, se tenant un instant embrassées, pleurèrent la ruine de leurs plus douces espérances, le bonheur de celui qu'elles aimaient le plus au monde.

XVI

Le soir, une table dressée dans un salon de l'hôtel réunît lady Hertford, Vadalen et M^e Lesquen.

Vadalen arriva la dernière. Gerty l'avait coiffée avec soin, et sa simple robe de deuil allait bien; mais quelle différence avec la robe de soie toute garnie de jais de lady Hertford! La femme de chambre, qui la reçut, la regarda d'un air dédaigneux après l'avoir toisée; mais lady Hertford ne parut pas même remarquer sa toilette, et, lui tendant la main :

— Arrivez vite, dit-elle en souriant, et venez apprendre à quelles splendeurs vous êtes destinée... Monsieur Lesquen, dites-lui le résultat de vos premières recherches.

— D'abord, dit le notaire en souriant, il faut que je lui annonce quel est le montant de sa fortune personnelle, qui, gérée habilement et économisée par M. de Cernay, produit aujourd'hui un total de 350,000 francs.

Vadalen secoua la tête sans parler. Combien de

privations et de tristesses représentaient ces économies exagérées !

— Quant à la fortune de M. de Cernay, reprit M. Lesquen, un registre trouvé dans son secrétaire et contenant la liste de ses valeurs, permet de fixer dès maintenant un chiffre approximatif de cinq millions.

Une exclamation étouffée échappa à Vadalen, et ce fut une expression d'effroi qui se peignit sur ses traits.

— Il y a, en outre, de l'argent comptant, reprit le notaire. Il y en a partout, dans des cartons d'aspect insignifiant, dans des tiroirs, et jusque dans les poches d'habits hors de service. Le dernier mot n'est donc pas dit, mais, dès aujourd'hui, vous pouvez vous considérer comme une riche héritière, et rêver à l'emploi de cette splendide fortune.

Vadalen ne put répondre. Ce qu'elle pensait et sentait était trop intime pour être exprimé devant des étrangers. Elle songeait avec une véritable souffrance à ce que représentaient des millions ainsi épargnés et multipliés : une honteuse cupidité, une désolante sécheresse de cœur, — et tant de bien négligé, omis, méprisé, tant de larmes qu'on eût pu essayer, tant de douleurs inconsolées, tant de misères non secourues !...

— Il lui faut un peu de temps pour s'accoutumer à sa fortune, dit lady Hertford avec un sourire. Elle n'y croira que lorsqu'elle aura eu un peu d'argent entre les mains, lorsqu'elle aura pu acheter des objets agréables et faire des présents aux autres... N'est-il pas vrai, mon enfant ?

— Oh ! oui, ce sera un vrai bonheur d'être généreuse !

— Et notre séance a eu lieu, vous savez, notre conseil de famille?... M. Lesquen me laisse le plaisir de vous annoncer la décision qu'on a prise à votre égard...

— Le conseil de famille, dit le notaire, croyant devoir donner une explication, était composé, à défaut de proches parents, d'un cousin éloigné de votre oncle, qui est aussi le vôtre, et d'amis de vos deux familles. On a traité la question de votre émancipation... La loi permet d'émanciper les mineurs à l'âge de dix-huit ans ; mais l'émancipation confère des droits dont il faut apprendre à user, et votre vie retirée, si fort en dehors des conditions ordinaires, n'ayant pu vous permettre d'acquérir une expérience pratique suffisante, nous avons eu devoir ajourner cette mesure... à un an d'ici, par exemple.

Vadalen ouvrit de grands yeux.

— Emanciper veut dire rendre libre dans une certaine mesure, expliqua M. Lesquen. Par exemple, si vous étiez émancipée, vous auriez le droit de gérer vos affaires et de dépenser vos revenus. Jusqu'au jour où vous vous en sentirez capable, votre tuteur (j'ai accepté de grand cœur ce titre, ma chère enfant, administrera vos biens, et déter-

minera la somme qu'il vous est convenable de dépenser.

— Et il restait à désigner le lieu de votre résidence, dit lady Hertford. J'ai demandé à vous emmener dès maintenant, pensant que l'affection d'une parente et les conseils d'une femme du monde vous sont nécessaires au début de votre nouvelle vie...

Vadalen rougit d'émotion. Vivre avec lady Hertford lui semblait une contrainte terrible, effrayante.

— Vous êtes bien bonne, balbutia-t-elle, mais je suis si timide, si sauvage !... Tout d'abord, ne vaut-il pas mieux que je reste avec M^{me} Aymard ?

— Elle n'est pas votre parente...

— Eh ! bien, ne puis-je vivre dans un couvent ? Il me semble que j'ai un réel besoin de calme ! dit Vadalen, joignant les mains avec angoisse.

— Cette ressource vous restera si vous vous déplacez près de moi, répondit lady Hertford avec douceur ; mais vous avez surtout besoin en ce moment, croyez-moi, d'un changement absolu de scènes et de milieu. Je revendique mes droits, et je tiens à ce que vous veniez chez moi vous initier à une existence dont vous ne soupçonnez rien jusqu'ici.

— Je vous suis bien reconnaissante, oh ! oui !... Mais...

— C'est l'avis du conseil de famille, interrompit lady Hertford avec la même douceur, mais d'un ton péremptoire. Je vous emmène demain, et plus tard, dans quelques mois, si vous le désirez, vous irez voir vos amis...

Il fallait s'incliner. M. Lesquen insista sur la bonté de lady Hertford, qui avait, on le voyait bien, à demi tourné sa vieille tête. On fit à Vadalen un tableau attrayant des voyages qu'elle allait entreprendre, de la vie de château en Angleterre, le pays du monde, peut-être, où elle est le mieux comprise, de la société brillante dans laquelle on devait l'introduire. Elle était encore tout étourdie, et aussi toute meurtrie, lorsque M. Lesquen la ramena le soir chez ses amis, et elle avait seulement obtenu d'emmener Selzan, si celle-ci consentait à la suivre.

Gerty, d'ordinaire si maîtresse d'elle, fondit en larmes à l'annonce de ce brusque départ.

— Ah ! tu es perdue pour nous ! dit-elle avec douleur. Tu changes de pays, d'habitudes, de monde, et...

— Crois-tu que je changerai aussi de cœur ? s'écria Vadalen, qui sanglotait. Chère madame, vous voudrez bien me recevoir dans quelques mois, n'est-ce pas ?

— Oui, si tu veux revenir, répondit M^{me} Aymard, souriant avec tristesse. Oh ! mon enfant, je te souhaitais autant de bonheur qu'à mes propres enfants !... Mais je ne te désirais pas une telle fortune... Ne te laisse pas gâter, Vadalen... Tu seras bien seule, bien dénuée de conseils... On t'adulera,

on te flattera ; personne, peut-être, ne te dira une parole loyale et sincère... Et quand il s'agira de fixer ton avenir...

Elle s'arrêta un instant, sa voix faiblissant, puis elle reprit au bout d'une minute :

— Alors, ne te laisse pas séduire par un extérieur agréable, ni même par un ensemble de qualités brillantes... Demande-toi si ta mère eût approuvé ton choix...

Vadalen pâlit, et il lui sembla soudain que quelque chose se brisait dans son cœur.

— Ne parlez pas ainsi, dit-elle avec une fermeté douloureuse ; je ne me marierai jamais !

M^{me} Aymard eut le même sourire triste.

— Je reviendrai !... Oh ! dites que vous croyez que je reviendrai ! s'écria la jeune fille, se laissant glisser à genoux devant elle.

— Je crois que ton cœur nous sera fidèle... Et maintenant, il faut te reposer. Demain matin, Seizan emballera le peu que tu dois emporter, et je verrai lady Hertford pour te recommander moi-même à son intérêt, à son affection...

— Chère Seizan ! Vous pensez qu'elle viendra, n'est-ce pas ?

— Je le désire, et je le lui demanderai.

Et le lendemain, en effet, à l'heure où les deux jeunes filles reposaient encore, M^{me} Aymard eut avec Seizan une conférence longue et agitée.

Si dévouée que fût l'excellente créature, l'idée de s'en aller en pays étranger et de vivre avec une quantité de domestiques ne parlant pas sa langue, cette idée lui causa d'abord un véritable accès de désespoir. Mais quitter Vadalen était plus terrible encore, et M^{me} Aymard trouva d'ailleurs un argument décisif.

— Seizan, dit-elle, vous lui serez nécessaire là-bas.

— Moi ! Elle va être assez entourée, allez ! Elle n'aura plus seulement le temps de causer avec sa pauvre vieille bonne !

— Et moi je vous dis que votre mission près d'elle n'est pas terminée. Vous avez su élever cette enfant, Seizan, car, quels qu'aient été mes bonnes intentions et mes efforts, je n'ai été que votre auxiliaire ; vous l'avez élevée dans le vrai sens de ce mot ; vous lui avez donné le goût et l'amour du bien, le sens de l'abnégation, du dévouement... On pourrait la gâter là-bas ; il y a des idées et des sentiments que vous seule pourrez remuer en elle... Et ce n'est pas tout... Si je la connais bien, son cœur gardera des besoins d'affection qui ne seront pas toujours comblés ; si elle souffre, Seizan, si elle regrette ses vieux amis, vous la consolerez. Et si elle a besoin de conseils, d'appui, vous m'écrierez, afin que Gerty et moi nous la soutenions de loin... *de loin*, elle que nous ne reverrons peut-être plus ici-bas !

Et des larmes jaillirent des yeux de M^{me} Aymard.

— Jamais ? répéta Seizan. Oh ! madame, ne dites

pas ce triste mot-là ! J'avais pensé tant de choses !... Je croyais que M. Norbert...

— Taisez-vous ! s'écria M^{me} Aymard avec agitation. Ne comprenez-vous pas que si mon fils avait été assez malheureux pour s'attacher à Vadalen, sa délicatesse, sa dignité lui défendraient de parler jamais ?... Cette fortune les séparerait pour toujours !

— Et si elle l'aimait, cependant ?

M^{me} Aymard devint d'une pâleur de cendre.

— Ce serait deux fois un malheur, mais mon fils ne voudrait jamais se laisser accuser de cupidité... Non, elle est trop jeune et trop inexpérimentée pour avoir pensé à cela, et elle fera sans tarder quelque brillant mariage... Vous m'en parlerez alors, Seizan, vous me direz si mon cœur d'amie, de mère, peut avoir foi en son bonheur...

Ses larmes l'étouffaient. Elle baissa son voile et sortit sans pouvoir ajouter un mot, tandis que Seizan, pleurant, elle aussi, se disait tout bas :

— Est-ce que cet argent maudit ne fera jamais que du mal ?...

Ce fut lady Hertford qui prévint la visite de M^{me} Aymard. Elle vint prendre Vadalen un peu avant l'heure, et fut introduite dans le salon où Vadalen, ayant parcouru une dernière fois les deux maisons, abris de sa triste enfance, pleurait entre la mère et la fille.

M^{me} Aymard se leva vivement, et les deux femmes échangèrent un regard rapide, chacune d'elles sentant qu'elle était observée par l'autre avec une vive curiosité ou un ardent intérêt.

Lady Hertford parla la première.

— Des circonstances tragiques et imprévues, en nécessitant ma présence dans cette ville, m'ont rapprochée de ma cousine, M^{lle} de Penguidy, et avant de l'emmener, j'ai tenu, madame, à vous remercier des soins que vous avez pris d'elle, et de l'intérêt dont vous avez entouré sa triste existence... Je ne sais si elle reverra jamais une ville qui lui aura laissé tant de souvenirs douloureux, mais elle n'oubliera pas, croyez-le, ce que vous avez fait pour elle...

Le ton de ces paroles était exquis ; cependant, une oreille exercée y eût surpris des nuances imperceptibles de réserve et même de démarcation. Certains mots, aussi, étaient mesurés de manière à atténuer l'expression des sentiments. M^{me} Aymard perçut tout cela plutôt qu'elle ne le définit, et ses manières prirent involontairement quelque chose de froid qui n'était qu'un besoin instinctif de dignité.

— Madeleine a été pour ma fille une compagne aimante et délicate, dit-elle. Toute mère eût agi comme je l'ai fait, et c'était très doux de verser un peu de lumière et de bonheur à une petite âme si reconnaissante... Elle apportera de la joie partout où elle ira, si sa nature affectueuse, mais timide, trouve de l'encouragement et de la sympathie.

— Comment n'inspirerait-elle pas l'affection ? dit

lady Hertford, regardant Vadalen avec un aimable sourire. Je suis heureuse, je vous l'assure, d'être appelée à lui faire connaître les beaux et riants côtés de l'existence, qui a été si triste pour elle jusqu'à présent... Il faut qu'elle oublie le passé... ou du moins, ajouta-t-elle avec une nuance de condescendance, tout ce qui a été douloureux dans le passé. Sa santé même exige qu'elle bannisse tant de souvenirs pénibles et effrayants, et de ce jour, elle vivra dans une sphère nouvelle, où nous mettrons tout en œuvre pour la distraire...

— Mais je garderai mes affections ! s'écria Vadalen. Oh ! chère madame ! oh ! Gerty ! dites que je suis fidèle !

— Sans doute, dit lady Hertford, légèrement impatientée, vous n'oublierez pas vos amis, et plus tard, peut-être, vous les rencontrerez encore... Vous habitez Plesnou, madame ?

— Seulement l'été... Vadalen, ne pleure pas ainsi, cela fait mal à ma pauvre Gerty... Il y aura les lettres, ce sera bien doux encore...

Elle parlait sans conviction, tant elle sentait qu'une influence énergique allait se placer entre la jeune fille et son passé. Gerty non plus ne voulait pas dire à son amie qu'elle n'espérait plus la revoir. Mais quelle amertume dans l'adieu qu'il fallut enfin échanger !

— Madeleine, dit doucement lady Hertford lorsqu'elles furent montées en voiture, j'ai peur que vos amies n'aient développé à l'excès votre sensibilité.

— Elles !...

Ses larmes s'arrêtèrent tout à coup.

— Elles !... Je leur dois, au contraire, tout ce que je possède d'énergie ! Pardonnez-moi, je suis très reconnaissante de vos bontés ; mais j'avais pensé que je devais d'abord séjourner chez elles...

— Vous n'y pensez pas ; M^{me} Aymard a un fils... qui n'est ni votre frère ni votre cousin, que sa situation de fortune empêcherait d'être pour vous un parti possible. Dans de telles conditions, les convenances s'opposaient à ce que vous devinssiez l'hôte de cette dame... Je n'ai pas le droit, ne la connaissant pas, de la soupçonner de former aucun projet de ce genre, mais le monde dirait...

— Le monde la soupçonner, elle !...

Vadalen se mordit la lèvre ; elle allait ajouter : Et lui !

— Je ne parle que de ce qu'on pourrait supposer, et j'espère, d'ailleurs, que vous cesserez bientôt de regretter vos amies, ou du moins que j'acquerrai les mêmes droits sur votre cœur... William, pourquoi ne part-on pas ? Simpson est bien là, dans l'autre voiture ? Ah ! oui ; c'est votre vieille *nurse* qui monte près d'elle... Pensez-vous vraiment que cette bonne fille s'habitue à vivre dans un autre pays ?

— Oh ! oui, avec moi, dit Vadalen, essuyant ses joues mouillées de larmes, et se penchant à la por-

tière pour adresser un signe affectueux à Seïzan, qu'entourait un groupe de parents et d'amies.

Les voitures s'ébranlèrent. Vadalen revit derrière les vitres du salon le visage pâli de Gerty et les yeux tristes de sa mère ; elle passa devant la sombre maison de son oncle, puis traversa comme dans un rêve les rues familières de la tranquille petite ville.

Une demi-heure après, elle montait en wagon pour la première fois de sa vie, et après s'être assurée que Seïzan était convenablement installée dans un compartiment voisin, et ne semblait pas trop malheureuse, elle baissa son voile, bien aise de voir lady Hertford fermer les yeux et garder le silence.

Que dire de ce qu'elle éprouvait ? Le regret amer des affections qu'elle laissait, la peur de l'inconnu, d'une nouvelle existence, d'un monde dont elle ne connaissait ni les usages ni les manières, des figures étrangères qu'elle allait rencontrer, et même de la parente qui l'emmenait si brusquement, — tout cela n'était encore rien, peut-être, comparé à la désolation intime qu'elle n'osait s'avouer, qui ne se traduisait d'abord par aucun sentiment bien défini, mais qui ôtait leur charme aux objets extérieurs, couvrant toutes choses d'un voile de tristesse, et privant pour ainsi dire sa vie d'horizon.

Cette impression, cette souffrance l'absorbait assez pour qu'elle ne pût jouir ni s'étonner du mouvement qui l'entraînait et du paysage qui s'enfuyait près d'elle. C'était comme une obsession, et peu à peu ses pensées devinrent distinctes dans ce chaos douloureux : Norbert ne l'aimait pas ; et s'il l'avait aimée, quelle douce vie, quelle bonheur paisible auprès de M^{me} Aymard et de Gertrude !...

Elle ne se marierait pas ; oh ! cela, c'était bien décidé. Où trouverait-elle un être assez bon, assez noble, assez intelligent pour lui faire oublier Norbert ? Le souvenir de son ami d'enfance se dresserait toujours entre elle et les prétendants que lui attirerait cette énorme fortune ; elle chercherait sans le trouver ce mélange d'élévation et de simplicité, de fierté, de charme, de gaieté aussi, qui le plaçait tellement à part et au-dessus des autres... Puis il y avait encore une raison pour qu'elle ne se mariât point. Dès le jour où elle avait connu le testament de son oncle, elle avait formé la résolution, à la fois spontanée et inébranlable, de donner aux pauvres une partie de cette fortune, accrue par une honteuse et coupable avarice. Il lui semblait que c'était un devoir auquel elle ne pouvait faillir. Lui, Norbert, l'aurait comprise, approuvée. Quel autre partagerait ses scrupules et ses délicatesses, et consentirait au sacrifice d'une part considérable de cet héritage ?

Mais il ne l'aimait pas...

Tout à coup, au milieu de ces pensées confuses et tumultueuses, un mot de lady Hertford revint à sa mémoire, tandis qu'elle repassait sa dernière entrevue avec ses amies. Lady Hertford lui avait

dit qu'il n'était pas convenable qu'elle habitât dans une famille où se trouvait un homme jeune, — ni son frère ni son parent, — que sa situation empêchait de l'épouser. Était-ce donc là une de ces lois mondaines qu'elle ignorait? Quoi! même si Norbert l'avait aimée, il n'aurait pu l'épouser? Et pourquoi? Parce qu'elle était devenue riche? Oh! cela ne pouvait pas être! S'il n'y avait que cela!...

Non, il n'était pas possible que deux êtres faits l'un pour l'autre et s'aimant fussent séparés par cet argent qui, inutilisé jusqu'ici, deviendrait donc alors une source de regrets et de chagrins!

Mais comment savoir?

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

LE LIVRE D'HEURES

*Tu dors, après vingt ans, dans cette armoire obscure,
O vieux livre sacré, vieux livre qu'autrefois
La mère de mon père, douce et pâle figure,
Prenait, en commençant par un signe de croix!
Consident de sa foi toujours naïve et pure,
Elle te relisait sans cesse à demi-voix,
Si bien que le velours de cette reliure
Garde encore aujourd'hui l'empreinte de ses doigts
Ce fut dans ses feuillets qu'avec un bon sourire,
Aïeule patiente, elle m'apprit à lire!
Je répétais par cœur des mots cent fois relus.
J'ai depuis lors ouvert tous les livres des sages,
Mais ces livres fameux, datés de tous les âges,
Sur la vie et la mort ne m'ont rien dit de plus.*

J. AUTRAN.

Les Papillons de nuit



Les sont tous pareils, n'est-ce pas, les papillons de nuit? plus ou moins grands, couleur de papier jauni, légers et semblant toujours prêts à se réduire en quelques grains de poussière.

Le soir, seulement, ces humbles, ces effacés, ces inconnus, qui n'ont pour eux ni admiration, ni sympathie, semblent surgir de l'ombre même et commencent à voltiger, épars, aux alentours de nos demeures, attirés par l'éclat fascinant des lumières.

Bien souvent, j'ai vu des papillons de nuit; je dois dire que je ne leur ai prêté qu'une attention médiocre. Mais qui pourrait prévoir les caprices

bizarres de notre esprit; hier soir, j'ai suivi le manège de l'un d'eux avec un intérêt vraiment passionné, et il m'a inspiré de profondes réflexions.

D'abord, voilà la scène du drame: ma table à écrire avec mon tapis vert et ses paperasses. Sur cette table, un flambeau allumé; comme spectateur, moi-même; comme acteur, un petit papillon, oh! si petit, que ce n'était qu'un atome troublant l'espace de son vol indécis et tremblotant. Ceux qui ne se sont jamais occupés de ces petits êtres que pour éteindre leur vie fragile dans un brutal claquement de mains, seront sûrement fort surpris des réflexions que celui-ci m'a inspirées et que je vais essayer d'analyser.

Premièrement, à le voir ainsi si faible, si plein d'inexpérience, et privé d'appui dans l'horizon, infini pour lui, de mon petit bureau, mon esprit a

fait un brusque et instinctif retour vers ceux qui marchent dans la vie, toujours sans guide, sans but; eux aussi indécis, timides et perdus comme le petit papillon nocturne! La vie leur paraît un gouffre effrayant, plein d'embûches; où fuir? où se diriger... que faire?...

Mon petit papillon pourtant, après une suite de brusques crochets, d'allées et de venues, après des ascensions désespérées au plafond et des fuites qui rasaient le sol, sembla tout à coup prendre une grande résolution et diriger ses faibles efforts vers un but lumineux... J'ai dit lumineux... Le pauvret venait, dans un éblouissement, d'apercevoir le flambeau qui se consumait sur ma table.

Pauvres petits papillons de nuit et autres êtres faibles et sans expérience, après de longs jours de tâtonnements et d'angoisses, soudain une perspective brillante vous séduit et vous grise... Pleins d'enthousiasme, ardents, passionnés, vous vous dites : « C'est là que je veux aller! » Qu'importent les dangers, vous ne les soupçonnez même pas; une seule chose vous fascine : la lumière entrevue au bout du dédale obscur d'une existence jusque-là sans joies.

Et le petit papillon approchait, non plus en hésitant, mais en se hâtant, au contraire, pour atteindre le but de sa course; que cherchait-il ainsi? le savait-il lui-même? Mais tout étant relatif sur cette terre, la flamme pâle et vacillante d'une bougie, lui semblait, à lui, un monde enchanté, un soleil resplendissant!

Vous allez sourire, mais mon cœur battait à ce

moment plus vite que de coutume. Ah! c'est qu'à cette heure de rêverie, l'insecte inutile, insignifiant, presque imperceptible, me représentait cette multitude d'âmes misérables, souffrantes, dévorées d'aspirations vagues et de folles espérances!

Comment ce drame intime allait-il se terminer? Rapproché maintenant du but envié, je vis l'insecte décrire quelques cercles qui allaient toujours se rétrécissant... puis finalement... Vous devinez, n'est-ce pas? la flamme s'entr'ouvrit et se referma sur l'imprudent.

Ainsi se déroula, en quelques minutes, le rêve d'une vie de papillon.

Profondément frappé de la vivante analogie d'un tel dénouement avec ma comparaison primitive, je m'absorbai longuement dans la mélancolie de mes réflexions.

La flamme qui avait attiré le pauvret continuait à brûler, aussi vive, aussi pure, prête à attirer de nouvelles et inconscientes victimes. Tel le monde et ses séductions, toujours les mêmes, exerçant leur attrait fascinant et irrésistible sur les faibles, les naïfs et les humbles.

Pauvres petits papillons, restez dans votre obscurité qui, seule, peut vous protéger; méfiez-vous surtout des lueurs qui vous attirent, elles sont trompeuses et perfides; on y brûle toujours ses ailes quand on n'y laisse pas sa vie, et nos plus belles espérances s'y consomment.

Henriette BEZANÇON.

ECONOMIE DOMESTIQUE

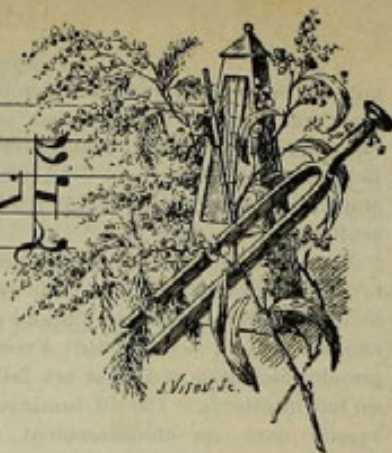
BOISSON TRÈS RAFRAICHISSANTE POUR L'ÉTÉ

Mettez 50 grammes de fleurs de houblon séchées, 100 grammes de vinaigre et 1 kilogramme de sucre dans un récipient pouvant contenir, en outre, 18 à 20 litres d'eau filtrée que vous verserez sur le tout. Laissez fermenter cette préparation pendant une quinzaine de jours au plus, puis tirez au clair. Mettez la boisson dans des bouteilles de verre très épais, comme celles dont on fait usage pour la bière ou le champagne. Bouchez bien, avec de bons bouchons que vous maintiendrez par un fil de fer, et couchez les bouteilles dans un endroit bien frais.

Après une semaine de repos, on a un liquide frais, agréable et mousseux comme le champagne, que son prix très minime, autant que les principes hygiéniques qu'il renferme, permet de consommer sans trop de mesure.

NETTOYAGE DES MARBRES

Préparer une eau de savon noir additionnée d'eau de Javel, en frotter vigoureusement le marbre, puis rincer à l'eau pure. Si quelques taches persistent, les frotter avec une pierre ponce et repolir la partie ainsi usée avec un encaustique composé de cire jaune dissoute à froid dans de l'essence de térébenthine. La cire se coupe, au préalable, en très petits morceaux; on applique cette préparation avec un tampon de laine avec lequel on doit frotter très fort pour faire revivre le brillant.



Après le travail, le plaisir. — Théâtres lyriques :
Opéra : les études. — Opéra-Comique : les nouveautés futures. — Concerts. — Musique de choix.



ENFIN, les voilà, ces vacances tant attendues, tant désirées ! Et les mères en sont aussi heureuses que leur jeune nièce. C'est si long pour ces chers petits êtres, une grande année d'étude ! Et pendant ce mois de juillet, quel immense coup de collier il a fallu donner pour se mettre au point, rattraper les moments perdus et gagner, dépasser même, ce niveau indispensable d'où sortiront les récompenses.

Avec quelle sollicitude les tendres mères vont donner la clef des champs aux chères petites et petits prisonniers en voyant leur joli minois un peu pâli, mais qui va redevenir tout rose au bord de la mer, aux champs, dans les bois, et sous les ombrages de la villa aimée, où tant de jeux sont préparés et les attendent. Ah ! les ravissants cris de joie qui vont égayer les solitudes austères, et retentir délicieusement au cœur des mamans ravies. Elles aussi, oublieront les soucis et les fatigues passés en conduisant leur troupeau chéri, aujourd'hui, sur les bords de la rivière ombreuse où, les lignes déployées, on jettera la terreur dans le monde des eaux. Mais, il en sera quitte pour la peur... et le soir, on rentrera triomphant avec trois goujons et une ablette dans le filet, ayant dépensé beaucoup de mie de pain et d'espérance réalisée, car à cet âge heureux on se contente de peu. Demain, on ira sur la lisière du bois, à l'heure matinale où les teintes rosées de l'aube naissante inondent la campagne de reflets doux et vaporeux. Les abeilles sauvages bourdonnent au-dessus des fleurs rouges de la luzerne, dont les fraîches senteurs se mêlent aux parfums de la terre, encore humide des brumes de la nuit. L'alouette chante par les sillons, mille voix d'insectes s'élèvent pour célébrer Dieu, la vie, la lumière, le bonheur ; et dans les chemins pleins d'ombre qui conduisent à la forêt, on voit les bûcherons qui se rendent à leur travail. Quel magnifique livre ouvert à ces jeunes intelligences, curieuses, avides d'apprendre tout, de tout savoir, que ce livre de la nature immense où la mère atten-

tive ne perd pas une occasion d'élever l'âme de ses enfants, en leur montrant la pensée de Dieu gravée sur toutes ces merveilles !

Ah ! avec quel appétit on rentre se mettre à table ! Jamais déjeuner ne sembla meilleur. Que la vie est belle ! Et comme il faut savoir mêler le devoir au plaisir, ce qui en double le prix, on se met sans ennui et sans regret à l'heure d'étude qui doit entretenir le feu sacré du travail et préparer la moisson de l'avenir.

Moins heureux sont les artistes qui, restés encore sur la brèche, ne s'échappent que bien rarement quelques heures, pour jouir de ces beaux spectacles et respirer un instant l'air régénérateur dont Paris manque absolument, manque à y étouffer.

A l'Opéra, on vitote avec le répertoire et ses nouveautés, qui vieillissent pour les Parisiens, mais font encore le charme du monde cosmopolite qui voyage et vient voir entre deux trains : *Faust* ou *Tannhauser*, *Sigurd* ou *Lohengrin*, dont on prépare la reprise. Les étoiles ont quitté le ciel parisien et leur course vertigineuse les conduit soit en Amérique, soit à Londres ou Pétersbourg. Cependant, il ne faut pas croire qu'on se repose à notre Académie nationale de musique, et si on a momentanément abandonné *l'Orphée*, de Glück, c'est pour donner la priorité à une œuvre inédite du plus haut intérêt, puisqu'elle est signée : Camille Saint-Saëns. Il s'agit de *Frédégonde*, opéra en quatre actes et cinq tableaux, sur un livret de M. Louis Gallet. Commencé par le regretté Ernest Guiraud, — il en avait écrit trois tableaux lorsque la mort l'enleva, — M. Camille Saint-Saëns se chargea d'écrire les deux autres et de mettre l'œuvre au point. Le maître s'en occupe activement, et nous donnons la distribution de cet ouvrage :

| | |
|-------------------------|------------------------|
| Frédégonde..... | M ^{me} Hégton |
| Branehilde..... | Bréval |
| Mérowig..... | MM. Alvarez |
| Hilpérie..... | Renaud |
| Fortunatus..... | Vaguet |
| L'évêque Prétextas..... | Delmas |

L'Opéra-Comique a fermé ses portes sur les répétitions de *La Traviata*, qui sera probablement

reprise à la rentrée. Quant à *La Femme de Claude*, de M. Albert Cahen, elle paraît remise à la saison prochaine, et les études ainsi interrompues ne reprendront qu'en septembre. On a lu l'ouvrage de MM. Gallet et Dubois, *Xavière*, tiré du roman de M. Fabre, qui passera, dit-on, en octobre. Nous pouvons en donner la distribution :

| | |
|-----------------|------------------------|
| Fuleran..... | MM. Fugère |
| Landrinier..... | Isnardon |
| Landry..... | Clément |
| Galibert..... | Badioli |
| Xavière..... | M ^{me} Dubois |
| Benotte..... | Wyns |
| Prudence..... | Chevalier |
| Mélie..... | Elven |

Mais si, comme nous venons de le dire, *Orphée*, de Gluck, est abandonné de l'Opéra, on assure qu'il sera donné chez M. Carvalho dans le courant de l'hiver prochain, et c'est M^{me} Delna qui sera la principale interprète de l'opéra de Gluck. Ce sera un spectacle d'une grande attraction.

Parmi les vaillants de la dernière heure, il faut citer M^{me} Lafaix-Gontlié, dont la dernière matinée musicale, donnée chez elle, 37, rue de Passy, a été des mieux réussies. Elle a fait entendre nombre de pages des grands maîtres à côté d'œuvres modernes du meilleur choix, parfaitement exécutées par ses meilleures élèves, dont la plupart sont déjà des artistes. Les bravos les plus mérités ont justement récompensé professeur, artistes et élèves qui justifient pleinement le succès de l'enseignement de cette distinguée musicienne.

Nous signalerons encore la brillante audition donnée, salle Pleyel, par M^{me} H. Chrétien, musicienne de grand talent, que nos lectrices ont pu quelquefois apprécier par les diverses compositions publiées dans le *Journal des Demoiselles*.

Dans la première partie de cette séance, M^{me} H. Chrétien a fait entendre ses premières élèves, qui ont victorieusement donné la mesure du professeur dans des œuvres de Rameau, Chopin, Schubert-Listz, Ravina, Godard, etc., et dans de charmantes compositions de M^{me} H. Chrétien, d'un cachet aussi artistique que personnel.

Mais c'est surtout dans la seconde partie du concert qu'on a pu juger le talent de compositeur et d'exécutant de cette habile musicienne. Nous avons particulièrement remarqué : *Le soir sur la montagne*, une belle page imitative, très bien rendue par M^{me} Dionis du Séjour; une *Méditation*, pour violon, d'un caractère plein de poésie, et dont l'archet de M. Loiseau (de l'Opéra) a mis en relief avec grand talent les qualités de style et d'expression de l'auteur comme de son interprète.

Rêve d'Enfant, un délicieux monologue, a été dit avec une réelle supériorité par M. E. Chataignié (de l'Odéon), et M^{me} H. Chrétien a joué avec un sentiment parfait sa *Romance sans paroles*, écrite avec autant de goût que de maîtrise. Elle a

fait ensuite apprécier son talent de virtuose dans le *Scherzo* de Chopin, brillamment enlevé avec cette note particulière, chaque jour plus rare, qui conserve au grand maître du piano sa saveur étrange et pénétrante.

Très grand succès encore pour le *Duetto-Barcarolle* de M^{me} H. Chrétien, composition d'un bien joli caractère, d'où la banalité entièrement exclue est remplacée par l'originalité de bon aloi qui distingue les œuvres de cette savante musicienne. Ce morceau a été en même temps l'objet des plus flatteurs suffrages pour les interprètes : M^{me} C. Milanaki et M. Paul Pequery (du Théâtre-Lyrique), qui ont su en faire ressortir les plus délicates nuances.

Dans quelques jours, les concours du Conservatoire seront terminés, mais, à l'heure où nous écrivons, nous n'avons pas encore les résultats complets qui nous sont nécessaires pour donner les noms des lauréates qui nous intéressent : donc, remise au prochain mois.

Les membres de l'Académie des Beaux-Arts se sont constitués en jury, sous la présidence de M. Ambroise Thomas, pour entendre les cantates des concurrents au grand prix de composition musicale.

L'Académie a décerné le premier grand prix à M. Letorey, élève de M. Dubois, qui avait pour interprètes M^{me} Marcy, de l'Opéra; MM. Jérôme et Nivette, de l'Opéra-Comique; et le deuxième grand prix à M. d'Olonne, élève de M. Massenet, dont les interprètes étaient M^{me} Garine, MM. Crétin-Perny et Delpouget, de l'Opéra.

Voilà le moment des belles fêtes religieuses : nous signalons pour orgue-harmonium les six remarquables pièces de la *Messe nuptiale*, de H. Dalliat, œuvre de grande valeur et digne en tous points du savant organiste de l'église Saint-Eustache. Editeur : Alp. Leduc.

M^{me} Carvalho, la grande cantatrice française qui seule avait poussé l'art du chant à sa plus haute expression, est décédée à Puy, laissant mêlée à de profonds regrets, une gloire inaltérable comme artiste et comme femme, dont toute la vie n'a été consacrée qu'au bien, à l'honneur, à l'art français et à son pays.

Dans notre prochaine revue, nous mettrons sous les yeux de nos lectrices les traits principaux de cette belle figure artistique.

Une nouveauté de grande attraction pour le piano, c'est : *Souvenir d'Ismailia*, par Camille Saint-Saëns, remplie d'impressions charmantes, que le maître a traduites avec toute la richesse d'inspiration qui le distingue. Editeur : A. Durand et fils, 4, place de la Madeleine. — Pour le chant, signalons la gracieuse mélodie de Xavier Leroux : *A un Enfant*, écrite en deux tons. Editeur : Alphonse Leduc, 3, rue de Grammont.

MARIE LASSAYEUR.

CAUSERIE



ment le changement, et je veux les servir à souhait, cette fois.

Justement, l'autre jour, en ouvrant mon courrier, je reçus une lettre d'abonné. C'était un monsieur qui tenait la plume et me demandait, en termes fort aimables, de donner quelques renseignements sur l'organisation d'une salle à manger qui complèteraient ceux que j'ai écrits pour vous, il y a deux mois, à propos de salon.

Et voilà comment je me trouve appelée à vous signaler la révolution. Elle n'est que dans les meubles et les tentures, sans quoi je ne m'en fusse pas mêlée — et vous non plus.

Vous vous êtes, jusqu'à ce jour, imaginé qu'une salle à manger devait être sombre d'aspect, avec un poêle plus ou moins élégant orné de cuivres plus ou moins polis; buffets recueillis avec un soin pieux, dans les écuries ou dans les greniers des fermes où depuis deux siècles grimpaient sous les toiles d'araignées les têtes de leurs lions, les aigles de leurs frontons, les grappes de fruits fantastiques, sculptées dans les panneaux, sur les tiroirs; avec pilastres aux uns, torsades aux autres. Quelle merveilleuse trouvaille à l'époque! et comme le cœur vous battit en constatant que c'était un pur Renaissance ou un non moins pur Louis XIII! Vous aviez débarbouillé ces têtes sculptées, vous les aviez enduites vous-même d'encaustique, ne voulant laisser à personne la joie de parfaire leur résurrection; vous aviez frotté de pétrole ces ferrures rouillées, maintenant aussi brillantes que de l'argent. Et la place à choisir! Quelle affaire!

— Par ici, Jules, il me semble que le jour y donne plus de relief aux cariatides.

— Il me semble qu'en effet, il n'y a pas de meilleure place, avait répondu Jules, qui, aspirant à votre main et à votre bahut, se serait bien gardé d'avoir une opinion différente de la vôtre. (Il s'est rattrapé depuis.)

— Mademoiselle, avait objecté le valet de chambre, vieux serviteur qui a son franc parler, lui, mademoiselle, ça ne sera pas commode pour la desserte dans ce coin.

EST d'une révolution qu'il s'agit, cette fois, mesdemoiselles. Par les temps agités où nous vivons, cela n'est pour surprendre personne, pas même les paisibles lectrices du *Journal des Demoiselles*. Du reste, les jeunes esprits ai-

Avec quel regard de dédain vous aviez reçu cette timide observation de votre serviteur. Commode! il s'agit bien de cela quand on a vingt ans, qu'on va se marier et qu'on organise son futur intérieur.

Il y a de cela cinq ans à peine. Vous vous en souvenez encore, n'est-ce pas, et maintenant, je viens souffler sur tous ces jolis souvenirs: arrière le buffet, arrière la crédence, et Louis XIII, et les Médicis — vieux styles, vieux régimes — il n'en faut plus, comme on dit élégamment de nos jours.

— Et ma fontaine! vous écriez-vous alarmée, désolée. Voyez comme elle fait bien entre les deux fenêtres, toute remplie de capillaires et de fougères. Son étain, dont les robinets à clochetons jettent une note gaie sur le fond noir de sa chaise aux pieds tors, en fait un objet unique, précieux, ravissant.

— Possible, mais elle est noire; arrière la fontaine, — je lui permets l'antichambre ou la serre, c'est tout.

— Mais c'est un vrai Louis XIV avec ses coquilles.

— Louis XIV! Ah! bien oui! Et la Révolution?

— Et mes chaises! J'ai mis ces cinq ans à les réassortir, furetant toute l'Auvergne, leur pays d'origine; elles étaient toutes sœurs par les pieds, toutes variées quant au motif du dossier, et je viens seulement de dénicher, chez un brie-à-brac de Clermont, la douzième. Si je ne l'ai pas encore achetée, c'est que mon rusé juif, voyant combien j'y tiens, m'en demande cent vingt francs.

— Eh bien! qu'il la garde, nous n'en voulons pas.

— Mais j'ai toutes les tapisseries; du point de Hongrie, une merveille où j'ai usé les doigts et les yeux de grand'mère et de tante Pélagie.

— Eh bien, faites-en des coussins, des couvertures de livres, ce que vous voudrez. Tenez, je vous offre huit francs de chaque chaise, c'est ce qu'elles valent à l'Hôtel des Ventes.

— Huit francs! horreur, s'écrie, indignée, la lectrice récalcitrante.

Et elle a raison. Les yeux, les chers yeux de l'aïeule et de cette bonne tante Pélagie, qui a un nom ridicule, mais qu'on adore parce qu'elle est dévouée jusqu'à l'invraisemblance, valent plus et mieux que la salle puante des commissaires-priseurs. Gardez donc vos chaises, mais casez-les honorablement dans votre antichambre, à la bibliothèque; je ne sais pas, moi; cherchez, et puisque vous les aimez, vous trouverez bien.

Donc votre salle à manger est vide, et vous me donnez carte blanche. *Blanche* est le mot exact, car c'est de cette couleur délicate que je vais faire

enduire toutes vos boiseries. Un laqué blanc du haut en bas. Pendant que la peinture sèche, occupons-nous du mobilier et retournons à la ferme ou au grenier pour voir s'il n'y reste pas quelques chaises Louis XIV, ou Louis XV, ou Louis XVI *cannées*. Cela vaudra mieux que du neuf. Voici la douzaine complète; elle sera laquée comme les panneaux, laqué le bois, laquée la canne. Ceci fait, occupons-nous de deux consoles de la même époque que les chaises et d'autant d'encognures qu'il y a d'angles dans la pièce. Suivant la disposition de l'appartement, vous pouvez remplacer une des encognures par une fontaine dont la boiserie sera blanche comme tout le reste et le récipient à eau en vieille faïence, en Nevers aux bleus si doux, en Rouen si vous préférez, ou encore en polychrome de Moustier, avec ses figures baroques de perroquets en pourpoints et de singes en falbalas. Les consoles auront des dessus de marbre blanc, pareils à la *cheminée*. Oui, vous lisez bien : le poêle a disparu, remplacé par la cheminée, avec sa glace au cadre blanc, ovale ou carré qui renvoie l'image des convives et des lumières, ce qui le soir est bien plus gai et moins étouffant, vous en conviendrez. Les deux consoles serviront à la dessertes, les armoires en encognures remplaceront les buffets. Vous pouvez en avoir une avec vitrine pour l'argenterie, une autre pleine pour les cristaux, la troisième sera remplacée par la fontaine, et la quatrième, pleine comme la deuxième, renfermera la vaisselle. Pas de suspension : deux lampes pour éclairer les convives, avec des bouts de table en argent, cela suffit jusqu'à quatorze personnes. Ces lampes sont, dans le jour, sur la cheminée, de chaque côté d'une grande coupe en cristal taillé, ou en porphyre, ou en vieux Chine, voire même en albâtre forme Empire. Dans la coupe, si elle s'y prête, une plante verte.

Voilà votre salle à manger constituée.

Et la table? Ah! la table est le point faible de la combinaison; comme on n'a pas encore trouvé le moyen d'avoir une laque solide, ne craignant ni les coups de pied, ni les chocs des allonges, ni ceci, ni cela, gardez votre table ronde, ovale ou carrée; seulement, aux heures de parade, vous la recouvrirez d'un grand tapis qui cachera tant bien que mal sa noirceur.

Aux abonnées économes qui trouvent ce programme bien coûteux, car la laque est fort chère et les consoles authentiques également, je vais indiquer un mode économique :

La peinture à l'alcool, le vernis des peintures ordinaires, en le prenant blanc sans gris, jouera le laqué sur les meubles et sur les murs. Quant aux consoles à découper, on peut les remplacer par

deux consoles en menuiserie, sans marbre, peintes au vernis blanc; de même les armoires des angles.

Vous pouvez faire faire cela même à la campagne, car un menuisier bien dirigé et ayant pour modèle les panneaux et les moulures des portes s'y conformera; et tout bois est suffisant, même le sapin, puisque la laque recouvre absolument la boiserie.

Il y aurait bien d'autres détails pratiques à donner, mais la place va me manquer pour indiquer la part du travail féminin dans cette combinaison.

Sur chaque siège, et même si on veut sur les dossiers, il faut un petit coussin de soie, une petite platitude qui garantisse seulement les robes, surtout les robes de velours, du contact impitoyable du quadrillé de la *canne*. La soie peut être remplacée par de la cretonne genre ancien, ou mieux une étoffe soie et coton qui sera moins pauvre à l'œil. Rideaux vert Empire, ou rouge vif, ou jaune (je préfère laisser cette dernière couleur au salon, mais si le salon est rouge, éviter l'uniformité des deux pièces). Sur les buffets, s'ils sont bas, sur les consoles, dans tous les cas, de petites nappes brodées comme votre journal vous en donne constamment. Et c'est là qu'on reconnaîtra une jeune fille ou une jeune femme adroite et intelligente. On vous donne un joli dessin de n'importe quel objet de ce genre; à vous de l'adapter à un autre usage, si cela vous est nécessaire.

Ceci me fait penser que vous allez recevoir quatre jolis dessous de compotiers en granité, avec des dessins très différents et d'exécution facile, au point de croix et aux points de tige, bouclés et lancés. Le tout en fil manille qui, comme vous le savez, ne perd ni son brillant, ni la couleur au lavage. Qui vous empêche de relever le patron de vos consoles et d'assortir les petites nappes que vous placerez dessus, aux dessous de compotiers, de carafes, de bols, de corbeilles à pain, etc.; c'est gentil, amusant et très à la mode. Si votre salle à manger est Louis XVI, j'aimerais beaucoup le dessin à nœuds qui paraît avant celui des lapins.

C'est une manie, en ce moment, que tous ces petits linges brodés; et on ne peut que l'approuver, car cela donne un petit air soigné à toute la maison.

N'oubliez pas non plus, outre le tapis sous la table, des coussins pour les pieds; les dames surtout vous en seront très reconnaissantes.

Donc, pendant que les ouvriers s'occupent du gros œuvre, mettez-vous aussi à la besogne, mesdemoiselles; tracez, dessinez, coupez, brodez, je vous souhaite courage et succès.

Et vive la révolution!

C. DE LAMIRAUDIE.

DEVINETTES

Mots en croix

Avec les lettres suivantes, disposées en croix, trouver trois prénoms masculins et deux féminins :

AAAA CC E FF III LL NNN O R SS U T P

(Marguerite Grosjean.)

Vers passés proverbe

De quelle tragédie ces deux vers passés proverbe ont-ils été tirés ? De quel auteur ?

Au petit des oiseaux Dieu donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

(Turquoise et Perle fine.)



Jeu des homonymes

Je l'aime bourdonnant. — A l'huile. — Pas trop haut.
J'en embellis ma collection. — J'en fais des conserves. — Ou l'ornement d'une jeune fille.
Je le place à la poursuite d'Io. — Dans la mer. — Dans le gosier d'un chanteur.

(Un Sphinx.)

Mots en verre

Verticalement : Un duché d'Allemagne.

Horizontalement : Ville d'Espagne. — Dure pour le soldat. — Ou Levant. — Une consonne. — Une voyelle. — Qui n'est pas tendre.

(Marthe la trane.)

Logogriphe-Sonnet

Je suis un oiseau de passage
Que le printemps fait revenir.
Le magistrat saura punir
Si le voleur en fait usage.
Je fais naître : Animal sauvage.
Dans la joie on me fait venir.
Titre anglais. On doit s'en munir
Pour les achats. Un pape. Un sage.

Je fus évêque de Paris.
J'aide à former le coloris.
Deux couleurs. Fleur. F'n de journée.

Quatre cités. Quatre cours d'eau.
Une puissance couronnée.
Peintre français. Dans le roseau.

(Mad. E. V., à Saint-Mihiel.)

EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE JUILLET

MOTS EN CROIX DE MALTE :

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | V | E | R | T | U | |
| | D | I | E | R | T | E |
| V | D | E | V | E | S | T |
| E | I | E | E | L | E | R |
| R | E | V | E | R | B | E |
| T | T | E | B | S | R | V |
| U | E | L | E | S | E | E |
| | S | E | R | R | E | |
| | T | R | E | V | E | |

CHARADE : Col port age.

MOTS EN LAMPE :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| | | P | | |
| | A | R | A | |
| D | R | O | M | E |
| M | O | I | N | E |
| | O | N | E | A |
| | | I | C | I |
| | | R | A | T |
| R | E | T | I | F |
| B | R | I | S | E |
| B | R | O | M | E |
| | A | N | E | |

MOTS EN CROIX :

| | | |
|---|---|---|
| | H | |
| | E | |
| | L | |
| G | L | A |
| | I | E |
| | U | L |
| | O | |
| | T | |
| | R | |
| | O | |
| | P | |
| | E | |

ANAGRAMME : Génie. — Neige.

MOTS EN TRIDENT :

| | | |
|---|---|---|
| H | E | C |
| A | S | O |
| M | C | U |
| A | A | P |
| C | A | R |
| | P | I |
| | O | |
| | L | |
| | E | |
| | T | |
| | E | |

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris. — Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.